Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de la
Langue Française (InaLF)

[L']ami des lois [Document électronique] : comédie en 5 actes en vers, représentée par les Comédiens de la Nation, le 2 janvier 1793 / par le citoyen Laya,...

EPITRE DEDICATOIRE

p3

Citoyens législateurs,
je ne vous fais point un hommage en vous
dédiant ma comédie : c' est une dette que
j' acquitte. L' *ami des loix* ne peut paroître
que sous les auspices de ses modèles.

p5

Je ne ferai point de préface pour cet ouvrage ;
il faudroit produire un volume, et j' ai besoin
seulement d' écrire quelques réflexions que je
crois indispensables. Mon succès ne m' aveugle
pas ; je le dois plutôt au sujet que j' ai traité,
qu' au talent de l' exécution. Tous les vrais
citoyens ont dû se déclarer pour celui qui n' aime
qu' eux, rien qu' eux ; et c' est à cet égard de
nouvelles actions de graces que je leur rends
pour eux-mêmes. Qu' elle est imposante cette masse
d' opinions qui se prononce si énergiquement, si
unanimement pour le saint amour des loix, de
l' ordre et des moeurs ! Que son poids est
accablant pour les ennemis cachés et ouverts de la
liberté ! Vous qui calomniez Paris, venez le voir :
il n' est pas dans ces assemblées tumultueuses où
triomphent l' intrigue et le crime ; où c' est le
plus déraisonnable ou le plus furieux qui l' emporte :
venez le voir dans ce concours de citoyens ivres de
liberté, mais de loix sans lesquelles il n' est point
de liberté ; s' enflammant tous à ces saints noms ;

Livros Grátis

http://www.livrosgratis.com.br

Milhares de livros grátis para download.

s' embrâsant d' étincelles civiques ; attachant
leurs yeux et leurs coeurs sur cet *ami des loix* ,
dont chacun d' eux est le modèle.

p6

Je ne répondrai point à toutes les calomnies
qu' on fait courir contre moi ; j' ai dû m' y
attendre, et j' ai un tort irréparable à me faire
pardonner : celui d' avoir voulu faire quelque bien.
Ceux qu' a pu blesser ce motif, peuvent prendre
leur parti ; car je me sens pour l' avenir
incorrigible à cet égard. Je ne serai jamais avare
de mes idées, dès que je les croirai utiles.
Malheur à celui qui possède et qui craint de
s' appauvrir en répandant ses bienfaits ! Ses mains
recueilleront peu au jour des récoltes,
puisqu' elles n' auront rien semé. Je ne réfuterai
point ces misérables imposteurs qui n' admettent
que la vertu qui rapporte, et lui contestent un
désintéressement qu' ils montrent souvent dans le
crime. Je n' ai qu' un mot à répondre : je livre ma
vie entière à leurs discussions calomnieuses ; et
s' ils y découvrent un seul instant qui ne soit
pas digne de moi, je consens à ce qu' ils me
proclament leur semblable.
Des personnes d' un rare mérite, d' excellens
patriotes, m' ont fait des observations auxquelles
je dois une réponse sérieuse. La première, est le
reproche d' avoir fait de mon *ami des loix* un
ci-devant noble. D' abord, il eût été difficile
que Versac, enivré de sa noblesse et de ses

p7

titres, voulût choisir pour son gendre un homme
d' une caste qu' il regarde au-dessous de la
sienne. Mais ce motif eût été foible sans
celui-ci. Qu' ai-je peint ? Un vrai philosophe.
Qu' ai-je voulu aire valoir ? Une révolution qui
sera toujours aux yeux du sage, le triomphe
de l' humanité et de la raison. étoit-ce donc
un grand effort, qu' un homme sorti de la caste
opprimée se ralliât au nouvel ordre, et fît
la guerre à la caste des oppresseurs ? étoit-ce
prêcher en faveur de la révolution que de lui
chercher des apôtres dans ceux dont elle
agrandissoit l' existence et les droits ? Non.
Mais faire triompher de ses préjugés celui à qui
ses préjugés faisoient couler une existence
commode et douce : mais faire briser de ses propres
mains à un homme les liens si puissans de son

amour-propre ; lui faire immoler à ses frères
ses plus douces prérogatives : mais exposer aux
yeux le véritable homme libre, le sage par
excellence en prise avec la scélératesse et
l' adversité, bénissant sur les débris de sa fortune
cette révolution qui le ruine, avant laquelle
il vivoit heureux et paisible ! N' est-ce pas la
sanctifier à jamais ? Qu' est-ce avouer, si ce
n' est que ce qu' on préfère à tout au milieu de
tant de désastres renferme des jouissances
surnaturelles au-dessus des perceptions du
vulgaire,

p8

pareilles peut-être aux tourmens si doux de
l' amour qui n' en rendent ses faveurs que plus
enivrantes ? Le véritable amour de la liberté se
prouve par les sacrifices. Qui peut douter que ce
sentiment n' enflamme le coeur de Forlis ?
Molière, dans Tartufe, n' a fait de son vrai
dévot qu' un moraliste. Ce grand homme nous a donné,
dans le personnage de Cléante, la théorie de la
véritable piété. Quelqu' humoriste du temps eût pu
élever des doutes sur la tenue de son caractère
dans les applications de la vie. Mais ici c' est
un philosophe pratique ; ce n' est pas seulement
par ses discours, c' est par ses actions qu' il
prêche, et qu' il persuade. Mes deux contendans
une fois mis en scène, l' un n' est occupé qu' à
repousser les traits ou les infamies de l' autre.
Je sais bien que les *nomophages* de nos jours,
qui ont pris à tâche d' honorer comme patriotes
les incendiaires et les assassins, ont traité de
feuillant ce *Forlis* qui, ne voulant point
d' une liberté furibonde, fait la guerre aux
subvertisseurs, veut de l' ordre, des moeurs, des
loix ; n' a point encore accoutumé ses yeux
timides à voir couler des flots de sang, ses
foibles mains à le verser, ses oreilles à entendre
les cris des victimes. Les hommes honnêtes ne
verront dans les premiers que des tigres qui
s' entredévorent ; dans Forlis,

p9

et tous ceux qui lui ressemblent, qu' un peuple
d' amis et de frères.
Un des griefs de quelques personnes contre

mon ouvrage, c' est de n' avoir pas fait un imbécille ou un monstre de mon *aristocrate* ; car, ont dit ces gens profonds ; par là, l' auteur veut faire aimer l' aristocratie. Ainsi l' intention la plus morale peut-être de ma comédie a été calomniée. Je m' explique. J' ai dû prêcher pour convertir : mais j' avoue que je n' ai jamais cru jusqu' ici que l' injure fût un moyen bien propre à se faire des prosélytes. Ce n' est pas en blessant les coeurs qu' on parvient à les gagner. J' ai distingué d' abord, (et quiconque a un peu de sens l' a déjà fait avec moi) j' ai distingué l' aristocrate de Coblentz, de *l' aristocrate de Paris* ; celui qui a tourné les armes contre son pays, de celui qui est resté fidèle à son pays et à ses foyers. L' un est coupable, l' autre n' est qu' aveuglé. Croit-on que toutes ces peintures exagérées qu' on expose sur la scène, d' aristocratesluttant à qui mieux mieux de fureur ou de stupidité, soient bien efficaces pour guérir ceux qu' on attaque ? On les irrite, et c' est tout. Loin de moi, me suis-je dit, ces portraits que réprouve le goût et la raison. Je mets aux prises un aristocrate et un républicain : faisons

un honnête homme du premier ; le second aura encore plus de mérite à le paroître. Dans ce tableau que j' expose, j' obtiendrai déjà beaucoup, si je puis faire rougir ceux qui partagent les opinions de Versac, de ne point partager son honnêteté. Ce sera déja un commencement de conversion : mais comment y parvenir, si ce n' est en leur rendant aimable cet homme aveuglé, mais honnête ? Si j' en fais un méchant au contraire, les aristocrates seulement d' opinion, crieront à l' exagération, à l' imposture ; et les méchans chercheront dans ce modèle une excuse pour demeurer toujours ce qu' ils sont. Qu' aurai-je produit ? Rien sans doute ; et le but de cet ouvrage qui doit être l' utile, sera manqué.

Quant au personnage de Filto, un mot suffira pour en développer tous les motifs : ils sont puisés dans cet axiome dont abusent les scélérats, *qu' on ne fait point vers la vertu de pas rétrograde* . J' ai voulu fournir dans l' exemple de cet homme foible une ressource à ceux qui ne se sont qu' égarés.

Le but principal, le but réel de mon ouvrage a été d' éclairer le peuple ; mais sur-tout de le

venger des calomnies qui lui attribuent

p11

tous les crimes des brigands. C' est en rappellant
sans cesse au peuple le sentiment de sa dignité,
qu' il s' en pénétrera à jamais : mais je n' ai point
déshonoré mon art, en faisant comme on a cru le
voir, de la comédie une satyre. Je n' ai pas voulu
que mes vers fussent une arène où luttassent les
animosités. Tout ce qu' ils peignent appartient à
la nature. C' est là que le poëte doit toujours
puiser ses couleurs. C' est du mélange des traits
épars que j' ai voulu composer mes masses. La
véritable comédie est le miroir de la vie
humaine, non celui d' un individu. J' avois commencé
un prologue où je développois ces idées ; je ne
l' ai point achevé. En voici quelques vers. C' est
un dialogue entre l' auteur et son ami. L' ami
dissuade l' auteur de donner sa comédie.
Oui, *dit-il* monsieur l' homme à talent,
oui, votre ouvrage enfin, fût-il même excellent
doit tomber. D' ennemis des torrens, des nuées
fondront sur vous, mon cher, avec mille huées ;
on n' écoutera pas, et le titre annoncé
avant que d' être au jour vous serez trépassé.
L' auteur.
Eh bien, s' il est ainsi, si leur fureur est telle,
c' est aux vrais citoyens alors que j' en appelle.

p12

L' Ami.
Que d' ennemis ! ô ciel !
L' Auteur.
Tous les frippons ; tant mieux.
Les vrais honnêtes gens seront pour moi contre eux.
Mais le vice d' ailleurs est toujours un faux brave
tyran de qui le craint, de qui l' attaque esclave.
Molière le censeur avec les charlatans,
descendit-il jamais aux accommodemens ?
" ce me sont, disoit-il, de mortelles blessures
de voir qu' avec le vice on garde des mesures " .
Et son vers immortel dans son ame enfanté
sut créer pour le vice une immortalité.
J' aurai tout son courage.
L' Ami.
Aurez-vous son génie ?
L' Auteur.
Moi suivre ce géant dans sa course infinie !

p13

Jamais. Très-foible auteur ; mais très-bon
citoyen,
je borne ici ma gloire à faire un peu de bien.
Au reste, si le coeur peut agrandir la tête,
l' amour de mon pays doit créer le poëte.
L' Ami.
Que de gens après vous vont crier au méchant !
L' Auteur.
Des sots et des frippons c' est l' ordinaire champ
ils y courent frappant de cette arme insensée
l' homme de bien adroit qui lit dans leur pensée.
La comédie au reste est un commun miroir
offert à tout le monde, où chacun peut se voir.
Eh ! Combien peu, mon cher, savent s' y reconnaître !
L' Ami.
Les portraits burinés sous la main du grand maître !

p14

Ont tous été saisis. Tartufe, et Trissotin
ont fait montrer au doigt et Pirlon et Cottin.
L' Auteur.
Scrupule ! Pour qu' au vrai mes portraits soient
fidèles,
je dois dans la nature en chercher les modèles.
Mes frippons vinssent-ils de Rome ou de Pekin,
auront, non pas le coeur, mais le visage humain.
Puis-je empêcher les gens, en bonne conscience,
de venir dans leurs traits chercher leur
ressemblance ? Etc.
Je ne quitterai point la plume sans remercier
ceux des citoyens qui ont joué des rôles dans ma
pièce et dont il n' y a que le zèle qui puisse
égaler le talent. Je ne parlerai d' aucun en
particulier. Ils me pardonneront sans doute de
confondre en un seul, tous les éloges que je dois à
chacun d' eux. Ils ont séparément trop bien mérité,
je ne dis point de l' auteur, mais de tout le public
de Paris ; mais de tous les françois peut-être,
en établissant un ouvrage

p15

dont le but n' est pas sans utilité, pour diviser
entre les membres les félicitations qu' on doit au
corps entier, c' est affoiblir ses sentimens que de
les partager ; qu' ils me permettent donc de

généraliser sur eux ma reconnoissance.

p16

la scène est à Paris, dans la maison de
M De Versac.
le théâtre est éclairé.

ACTE PREMIER SCENE PREMIERE

p1

M De Versac, Forlis.
M De Versac.
Vous avez vu ma fille ? Au moins je suis
tranquille,
elle est mieux : sa santé m' inquiétoit ; la ville,
tout son ennui, le train qui règne en ma maison,
où vos petits messieurs, héros en déraison,
veulent régir la France, et ma table, et ma
femme ;
ce fracas alloit mal aux goûts purs de son ame.
Tout son coeur a bientôt revolé vers les champs :
chez sa tante du moins, livrée à ses penchans,

p2

elle n' écoute pas les discours emphatiques
de ces nains transformés en géans politiques.
Elle y cultive en paix votre idée et son coeur.
Mais je vous le redis, Forlis, avec douleur,
leurs fonds sont rehaussés : vos quinze jours
d' absence
aux dépens de la vôtre ont grossi leur puissance :
Madame De Versac en est ivre, et je crains
pour ma Sophie et vous, mon cher, bien des
chagrins.
Forlis.
J' ai votre aveu, le sien.
Versac.
Ma parole ? Elle est sûre :
je la tiendrai.
Forlis.
Tant mieux. Ce mot seul me rassure :
car je vous vis toujours maître dans la maison.
Versac.
Le bon temps est passé.

Forlis.
Vraiment ! Et la raison ?
C' étoit un grand abus !

p3

Versac.
La chance est bien changée.
Ma femme étoit soumise ; elle s' est corrigée :
elle acquiert, mais beaucoup de résolution :
et c' est, mon cher monsieur, la révolution
qui m' ôte avec mes droits ceux que j' eus sur
son ame.
Forlis.
Oh ! Le tour est piquant !
Versac.
J' avois contre madame
deux grands torts : j' étois noble, et de plus son
mari.
Forlis.
Vous voilà du premier comme moi bien guéri.
Versac.
L' héritage, Forlis, que je tiens de mon père
étoit en fonds d' honneurs et non en fonds de terre.
Les aïeux de ma femme, en titres moins brillans,
en bons contrats de rente étoient plus opulens.
La fortune illustrée alors par ce mélange,
payoit la qualité qui vivoit de l' échange :

p4

c' étoit bien. Comme noble ensemble et comme époux,
j' avois double pouvoir sur ses voeux, sur ses
goûts.
J' ordonnois : mais, mon cher, il faut voir la
manière
dont regimbe à présent sa hauteur roturière !
Madame veut avoir aussi sa volonté :
et comme tous les biens viennent de son côté,
elle sait de ses droits s' en faire sur sa fille.
Si je parle en époux, en vrai chef de famille,
tout est perdu pour moi ! Vos régénérateurs,
des vices sociaux ardens dépurateurs,
pour qui la nouveauté fut toujours une amorce,
ont, vous le savez bien, décrété le divorce...
Forlis.
Oui.
Versac.
Je suis roturier déjà de leur façon :
ma femme, en me quittant, peut me rendre garçon.
Forlis.

Vous êtes gai, vraiment, pour un aristocrate !
Versac.
Moi ? J' enrage, et me tais : car enfin que
j' éclate,

p5

puis-je changer, après bien des cris, bien des
frais,
la tête de ma femme ainsi que vos décrets ?
Forlis.
Non... on tient donc toujours bureau de politique ?
Versac.
Oui, c' est à qui fera ses plans de république.
L' un dans sa vue étroite et ses goûts circonscrits,
claquemure la France aux bornes de Paris :
l' autre, plus décisif, plus large en sa manière,
avec la France encor régit l' Europe entière :
l' autre, en petits états coupant trente cantons,
demande trente rois, pour de bonnes raisons :
et tous jouant les moeurs, étalant la science,
veulent régénérer tout, hors leur conscience.
Forlis.
Le portrait est fidèle, entre nous, mais je voi
que vous vous alarmez un peu trop tôt pour moi.
Versac.
Vous ne doutez de rien.
Forlis.
Votre femme...

p6

Versac.
En est folle,
et compte bien un jour par eux jouer un rôle.
Vous qui trouvez tout bien, monsieur l' homme sensé,
qui voyez tout debout, quand tout est renversé,
qui vantez, adorez, dans votre folle ivresse,
la révolution ainsi qu' une maîtresse,
dites...
Forlis.
Vous m' attaquez ? Si je vais riposter,
nous finirons encor, Versac, par disputer.
Faut-il qu' à mon retour madame me surprenne...
Versac.
Je suis ici tout seul, ainsi donc point de gêne.
Forlis.
Votre femme...
Versac.

Est au club à faire des décrets...
or, maintenant lisez ceci.
il lui remet une lettre.
Forlis, *l' ouvrant.*
Coblentz ! Après ?
Versac.
Ils viennent.

p7

Forlis.
Qui ?
Versac.
Les rois, l' Europe qu' on irrite.
Forlis.
Vous m' effrayez ! Les rois !
Versac.
Eux, monsieur, et leur suite.
La loi, par votre illustre et docte invention,
est du voeu général toute l' expression,
toute la volonté de l' Europe alarmée,
par cent bouches à feu va vous être exprimée.
Forlis.
Allons !
Versac.
Un manifeste adroit, bien détaillé,
et d' une bonne armée au besoin appuyé,
s' imprime, qui pesant dans un juste équilibre
les droits des souverains et ceux du peuple libre...
Forlis.
De vos rois apportant la dernière raison,
nous va fonder des loix à grands coups de canons ?

p8

Versac.
On veut vous éclairer, et non pas vous détruire :
vous nous abattez tout, on vient tout
reconstruire ;
commerce, industrie, arts, tout tend à s' abîmer...
Forlis.
Et grace à vos pandours tout va se ranimer ?
Versac.
Mais tout nos droits d' abord.
Forlis.
Pour de vains privilèges,
verrez-vous sans effroi ces hordes sacrilèges,
rougir le sol françois du sang de nos guerriers ?
Versac.

Non, s' ils sont tients de sang j' abjure nos
lauriers.
Je suis, puisqu' aujourd-hui tout noble ainsi se
nomme,
aristocrate, soit ; mais avant honnête homme.
Je ne saurois me faire à votre égalité ;
mais j' aime mon pays, je ne l' ai point quitté.
Et s' il faut franchement dire ce que j' éprouve
sur tous nos émigrés, mon coeur les désapprouve.

p9

Mais dans l' ame comme eux gentilhomme françois,
je puis, sans les servir, attendre leurs succès.
Forlis.
Vous attendrez.
Versac.
La France, antique monarchie,
république ! Vrai monstre ! Enfantement impie
qui ne se vit jamais !
Forlis.
Que vous verrez.
Versac.
Allons ! ...
un état sans noblesse ! ... il faut des échelons
pour monter.
Forlis.
Nous marchons dans une route égale.
Versac.
Le dernier citoyen perdu dans l' intervalle
pourra-t-il sans patrons, sans voix, sans
truchement,
des degrés élevés franchir l' éloignement ?
Forlis.
Oui mon cher, et sans peine encor, sans résistance.
C' étoit les échelons qui faisoient la distance,
les voilà tous rompus.

p10

Versac.
J' enrage ; allons, poussez,
intrépide optimiste !
Forlis.
Ah ! Vous vous courroucez ?
Versac.
Vous qui voulez, de l' homme étendant le domaine,
dans l' ame d' un françois voir une ame romaine.
Rappellez-vous donc Rome au siècle de Caton :

l' erreur d' un demi-dieu peut servir de leçon.
Caton, qu' eût adoré Rome dans son enfance,
et dont le sort plus tard déplaça l' existence ;
Caton qu' un saint amour pour sa Rome enflâma,
la voulut reculer au siècle de Numa ;
des romains à la sienne il jugea l' ame égale ;
il n' avoit que pour lui mesuré l' intervalle ;
il crut n' obtenir rien que d' obtenir beaucoup ;
voulant tout exiger, sa vertu perdit tout :
sa vertu prépara les fers de Rome esclave ;
Rome immola César, et fléchit sous Octave.
Monsieur, je vous renvoie à la comparaison.
Forlis.
Je réponds à présent de votre guérison.
Vous raisonnez ; c' est être à moitié démocrate.
Ce beau germe perdu sur une terre ingrate,

p11

Caton " qu' un saint amour pour sa Rome enflâma,
la voulut reculer au siècle de Numa " ?
Oui, Caton se trompa. Qu' en pouvez-vous conclure ?
Qu' il connut la vertu, mais fort mal la nature.
Il traita Rome usée et tombant de langueur,
comme il eût traité Rome aux jours de sa vigueur.
Ce voeu fut, j' en conviens, d' un fou plus que
d' un sage,
d' assouplir la vieillesse aux moeurs du premier
âge.
L' avons-nous imité ? Toutes nos vieilles loix
dans leur poudre, aujourd' hui, dorment avec
nos rois.
Nous n' allons pas fouiller ces mines sépulcrales,
ces titres tout rongés de rouilles féodales,
le temps et la raison, ces fidèles flambeaux,
vont diriger nos pas dans des sentiers nouveaux,
et, des vieux préjugés éclairant l' artifice,
cimenter de nos loix l' immortel édifice.
Bientôt un même esprit...
Versac.
Un même esprit ? Jamais
tant qu' il existera des intrigans.
Forlis.
Eh ! Mais

p12

tout excès a son terme, et l' homme qui
sommeille

aux purs rayons du jour à la fin se réveille.
Ce n' est qu' un voyageur par un guide égaré,
qui dans le droit chemin sera bientôt rentré.
Un conducteur plus sûr, sa raison l' y rappelle :
l' oreille, le coeur s' ouvre à sa voix immortelle :
les sentiers suborneurs bientôt sont délaissés ;
les faux guides bientôt punis ou repoussés.
Versac.
Grands mots que tout cela ! Le temps, l' expérience
vous donne un démenti : mais je perds patience ;
n' en parlons plus, Forlis... vous allez voir ici
un bon original.
Forlis.
Encore !
Versac.
Oh ! Celui-ci,
vous le connoissez bien de nom ; c' est
Monsieur Plaude.
Forlis.
Qui ?
Versac.
Cet esprit tout corps, qui maraude, maraude
dans l' orateur romain, met Démosthène à sec,
et n' est, quand il écrit, pourtant latin ni grec.

Forlis.
Ni françois, n' est-ce pas ?
Versac.
Animal assez triste,
suivant de ces gros yeux les complots à la piste ;
cherchant par-tout un traître, et courant à
grand bruit
dénoncer le matin ses rêves de la nuit.
Dans le champ politique effaçant ses émules,
nul ne sait comme lui cueillir les ridicules.
Forlis.
J' y suis.
Versac.
Vous connoissez les autres : c' est d' abord
Duricrâne, de Plaude audacieux support,
journaliste effronté, qu' aucun respect n' arrête.
Je ne sais que son coeur de plus dur que sa tête.
Puis Monsieur Nomophage et Filto son ami.
Filto dans le chemin est le moins affermi ;
le besoin d' exister, la fureur de paroître
le rend sur les moyens peu scrupuleux peut-être.
Pour Monsieur Nomophage, oh ! Passe encor : voilà
ce que j' appelle un homme ! Un héros ! L' Attila

p14

des pouvoirs et des loix ! Grand fourbe politique ;
de popularité semant sa route oblique,
c' est un chef de parti...
Forlis.
Peu dangereux.
Versac.
Ma foi
je ne sais... il vous craint.
Forlis.
Je le méprise, moi...

ACTE PREMIER SCENE II

les mêmes, un domestique.
Le Domestique *à Versac.*
monsieur, on est rentré. *le domestique sort.*
Versac *à Forlis.*
vous allez voir ma femme.
Forlis.
Volontiers.
Versac.
Je l' entends.

ACTE PREMIER SCENE III

p15

les mêmes, Madame Versac.
Versac *à sa femme.*
voici Forlis, madame.
Madame Versac *le saluant froidement.*
monsieur...
Forlis *bas à Versac.*
ce froid accueil confirme vos soupçons.
Versac *à sa femme.*
je viens de l' informer des puissantes raisons
qui vous font en ce jour détruire votre ouvrage,
et de son union rejetter l' avantage ;
mais il ne me croit pas.
Madame Versac.
C' est une vérité.
Versac.
Je vous dis que madame ainsi l' a décrété.
Adieu. *il sort.*

ACTE PREMIER SCENE IV

p16

Forlis, Madame Versac.
Madame Versac.
Ces noeuds, Forlis, ne faisoient plus mon compte.
Nous n' en serons pas moins bons amis, et j' y
compte.
Avec tous vos talens, chef d' une faction,
vous eussiez agrandi vos biens et votre nom ;
quand l' audace est encor la vertu de votre âge,
quand il falloit oser, vous avez fait le sage ;
faux calcul ! Vous voyez, avec tous vos talens,
vous restez de côté, tandis que d' autres gens,
moins forts que vous peut-être, auront sur vous
la pomme.
Qu' arrive-t-il de là ? D' excellent gentilhomme
qu' on vous vit autrefois, vous voilà comme nous,
et comme votre ami, monsieur mon cher époux,
qui me faisoit sonner si haut sa baronie,
devenu tiers-état, membre de bourgeoisie ;

p17

or l' homme ancien chez vous n' étant pas remplacé,
par les hommes du jour mon cher, est effacé.
Forlis.
Si vous aviez l' esprit moins juste, au fond de
l' ame,
j' aurois bien quelque droit de m' effrayer, madame.
Madame Versac.
Vous valez mieux d' accord que vos rivaux.
Forlis.
Vraiment !
Vous n' attendez de moi rien pour ce compliment.
Madame Versac.
Mais de l' opinion le thermomètre indique
qu' on doit en trente états couper la république.
Forlis.
Vous croyez ?
Madame Versac.
C' est le voeu général à présent.
Votre chère unité sera mise au néant.
Un sublime projet ! C' est le plan du partage !
Quelqu' un m' en fait demain lecture : Nomophage

p18

qui vient exprès dîner... mais j' oublie à propos
que je vais vous parler encor de vos rivaux...
vous les haïssez bien !
Forlis.
Et je m' en glorifie.
Madame Versac.
Pourquoi, Forlis ?
Forlis.
Faut-il que je les qualifie ?
Je pardonne au trompé, mais jamais au trompeur.
Madame Versac.
Quoique vous les traitiez avec un peu d' humeur,
j' aime à vous voir ici tous quatre bien en prise !
Nous vous aurons demain ?
Forlis.
Craint-on ce qu' on méprise ?
Oui, madame.
Madame Versac.
Avec eux demain je vous attends.
Forlis.
J' ai rencontré parfois de plus fiers combattans :

et vaincre ces messieurs n' est pas une victoire.
Un combat sans danger donne un laurier sans gloire.
Mais j' impose au combat une condition :
c' est que donnant l' essor à mon opinion,
j' en exerce sur eux le libre ministère.
Madame Versac.
Sans gêne. Ils ont d' ailleurs un fort bon
caractère.
Forlis.
En vérité, madame, oui, j' admire comment
ces messieurs vous ont pu séduire un seul moment !
Madame Versac.
Mais ils sont, croyez-moi, patriotes.
Forlis.
Madame ;
descendons vous et moi franchement dans votre ame :
patriotes ! Ce titre et saint et respecté,
à force de vertus veut être mérité.
Patriotes ! Eh quoi ! Ces poltrons intrépides
du fond d' un cabinet prêchant les homicides !
Ces Solons nés d' hier, enfans réformateurs
qui rédigeant en loix leurs rêves destructeurs,

pour se le partager voudroient mettre à la gêne
cet immense pays rétreci comme Athène :
ah ! Ne confondez pas le coeur si différent
du libre citoyen, de l' esclave tyran.
L' un n' est point patriote, et vise à le paraître :
l' autre tout bonnement se contente de l' être.
Le mien n' honore point, comme vos messieurs font,
les sentimens du coeur de son mépris profond.
L' étude, selon lui, des vertus domestiques
est notre premier pas vers les vertus civiques.
Il croit qu' ayant des moeurs, étant homme de bien,
bon parent, on peut être alors bon citoyen.
Compatissant aux maux de tous tant que nous
sommes,
il ne voit qu' à regret couler le sang des hommes ;
et du bonheur public posant les fondemens,
dans celui de chacun en voit les élemens.
Voilà le patriote ! Il a tout mon hommage.
Vos messieurs ne sont pas formés à cet image.
Mais, dites-moi, des deux quel est le favori ?
Madame Versac.
Aucun encor, ma foi.
Forlis.
Bon !

p21

Madame Versac.
Je n' ai jusqu' ici
point de penchant pour eux et pour eux point
de haine.
Forlis.
Il faut choisir pourtant.
Madame Versac.
Je choisirai sans peine.
Si le succès s' arrange au gré de vos rivaux
comme ils l' ont arrangé déjà dans leurs
cerveaux,
plus digne par son bien d' entrer dans ma famille,
le mieux doté des deux, mon cher, aura ma fille.
Forlis *lui baisant la main.*
je serai votre gendre.
Madame Versac.
Oui... nous verrons cela.
Pour monsieur mon mari, patience : on saura
lui prouver que ce monde est une loterie
où le sort suit sa roue, avec elle varie.
Du haut nom de baron on le vit s' enticher.
Vers de plus grands honneurs moi je prétends
marcher.

p22

Pour ma fille en un mot puisqu' il n' est plus de princes,
je veux un gouverneur de deux ou trois provinces.
Forlis *riant*
oh ! Vous ne pouviez mieux terminer le roman, Madame Versac.
N' est-ce pas ? Permettez qu' on vous quitte un moment ?
Je passe chez monsieur.
Forlis.
Peut-on vous y conduire ?
elle lui donne la main,
je vais le saluer de son nouvel empire.
fin du premier acte.

ACTE II SCENE PREMIERE

p23

Forlis, Bénard.
Forlis.
Entrons ici, Bénard.
Bénard.
Monsieur, je vous apporte...
Forlis.
La liste ?
Bénard.
En bon état.
Forlis. *il prend un papier de ses mains.*
elle me paroît forte...
cent cinquante ! ... par jour, à vingt sols, c' est je crois...
par jour... vingt sols chacun... deux cents louis par mois.

p24

Moins douze, monsieur.
Forlis.
Oui, moins douze.
Bénard.
Et quatre livres.
Forlis.
Et quatre livres : bon.

C' est noté dans mes livres.
Ce nombre est un peu cher, monsieur, à soudoyer !
Forlis.
C' est doubler son argent que le bien employer.
Bénard.
De ces actions-là peu de gens sont capables.
Forlis.
Vous me jugez trop bien ou trop mal mes
semblables.
Le secret est-il sûr ?
Bénard.
Oui ; mais d' un si beau trait
qui vous feroit honneur, pourquoi faire un secret,
monsieur ?

p25

Forlis.
Mon cher Bénard, faut-il que je vous dise
que c' est de la vertu faire une marchandise
qu' étaler au grand jour le bien qu' on dut cacher.
L' opinion est-elle un prix à rechercher ?
C' est usurairement placer la bienfaisance
qu' au-delà du bienfait chercher sa récompense :
c' est vendre, non donner. Le seul pur intérêt
qu' on en doive exiger, Bénard, c' est le secret.
Mais suivez-moi, voici ce Monsieur Nomophage
et son ami Filto.
Bénard.
C' est le couple d' usage.
ils sortent tous deux.

ACTE II SCENE II

Nomophage, Filto.
Nomophage *voyant sortir Forlis.*
comment diable ! Forlis de retour ! ... ah !
Tant pis.
Il faut au journaliste en donner prompt avis.

p26

Nous serons bien ici... je vais vous montrer
l' acte.
ils s' asseyent à une table.
Filto.
Du partage ?
Nomophage.

J' en tiens une copie exacte.
Vous savez que déjà le plan est arrêté.
Filto.
Oui, je sais même encor comme on vous a traité.
Nomophage.
J' ai su faire valoir mes services extrêmes :
nous plaidons toujours bien en plaidant pour
nous-mêmes.
Mais tant de concurrens !
Filto.
Sans doute.
Nomophage.
Il falloit bien
nous saigner quelque peu pour force gens de bien,
bons travailleurs sous nous, troupeau qui nous
seconde ;
et qui veut réussir ménage tout le monde.

p27

Soyons justes d' ailleurs, mon cher : sous l' ordre
ancien
qu' étions-nous vous et moi ? Parlons franc ;
moins que rien.
Qu' avions-nous ? J' en rougis ! Pas même un sol
de dettes,
car il faut du crédit pour en avoir des faites.
Or, d' un vaste pays maintenant gouverneurs,
nous aurons des sujets, des trésors, des honneurs,
nous qui, riches de honte et sur-tout de misère,
n' avions en propre, hélas ! Pas un arpent de terre.
Filto *il lit sur le papier, et suit des yeux*
sur la carte géographique.
oui... voyons le travail... Mâcon... Beaune...
vraiment,
bon pays pour le vin !
Nomophage.
Il tombe au plus gourmand.
Filto.
Ah voici notre lot... on me donne le Maine.
Nomophage.
Vous allez y manger les chapons par centaine.
Filto.
C' est un fort beau pays ! ... vous avez le Poitou.

p28

Nomophage.
Oui, mais j' aurois voulu qu' on y joignit l' Anjou.

Filto.
Je n' y vois rien pour Plaude ?
Nomophage.
Eh ! Mais, que diable y faire
d' un fou, qui tout coëffé d' un vain sistême
agraire,
ne fait du sol français qu' une propriété,
et de ses habitans qu' une communauté.
Filto.
Vous faisiez secte ensemble ?
Nomophage.
En politique habile ?
J' use d' un instrument, tant qu' il peut m' être
utile.
Un moment, comme lui, je fus *agrairien,*
mais pourquoi, c' est qu' un champ vaut toujours
mieux que rien.
Aujourd' hui du Poitou puissant seigneur et prince,
je laisse là le champ pour prendre la province.

p29

Filto.
Ce plan me paraît bien. Il n' y manque à présent
que l' exécution et le succès.
Nomophage.
Comment ?
Filto.
Le Forlis nous travaille, et nous et notre suite
avec une vigueur de talens.
Nomophage.
Qui m' irrite.
Il faut qu' avant huit jours ce Forlis qui nous nuit
tombe ou nous : de sa fin notre règne est le
fruit ;
et de l' orbre et des loix ces fidèles apôtres
sont les amis du peuple, et ne sont pas les nôtres.
Un Forlis, dégagé de toute ambition,
ivre de son pays pour toute passion,
ne doit être à nos yeux qu' un monstre en politique.
Ces prôneurs d' unité dans une république
sont des fléaux pour nous ; un état démembré
seul à l' ambition offre un règne assuré.
Filto.
Il faut que la vertu cache en soi quelque chose
que je ne comprends pas, et qui nous en impose :

p30

mais ce Forlis m' étonne, et j' ai honte entre nous,
d' être à lui peu semblable, et si semblable
à vous.
Nomophage.
Tête étroite ! Une fois poussé dans la carrière,
doit-on, comme un poltron, regarder en arriére ?
Allons, droit en avant, monsieur le vice-roi.
Il faut avoir sa marche, une attitude à soi.
Dans les flancs de l' airain que la flamme enfermée
frappe en se faisant jour notre oreille alarmée,
j' y consens ; mais plus ferme et bravant tous les
feux,
le coeur, sans s' étonner, s' élance au milieu
d' eux,
les succès sont toujours les vrais fils de l' audace.
Qui sait oser, sait vaincre ; et qui craint,
s' embarrasse.
Se fourvoye, et s' égare au plus beau du chemin.
Il faut, comme un enfant, vous mener par la main.
La vertu ! C' est sans doute une chose fort belle !
J' ai, moi qui vous en parle, un grand respect
pour elle ;
et n' étoit qu' en ce monde on est mince sans bien,
je pourrois, comme un autre, être un homme
de bien...

p31

Duricrane, mon cher, poursuit Forlis, le guette :
il n' entendra pas, lui, la redite indiscrette
d' un obscur sentiment, de ce cri de vertu
qui doit toujours se taire, une fois qu' il s' est tu.
Filto.
Cela n' est pas toujours, quoique cela doive être.
Ce cri malétouffé souvent reparle en maître.
Mais, sans rougir enfin, pouvons-nous partager
avec un Duricrane ?
Nomophage.
Il le faut ménager.
Filto.
Qu' avec moi, sans détour, votre bouche s' explique.
Dites, que pensez-vous du plan de république ?
Nomophage.
Du nôtre ? Bon pour nous !
Filto.
Tenez, entre nous deux,
quand je suis avec vous, j' ai toujours sous les
yeux
ces deux prêtres romains dont parle la satyre,
qui ne pouvoient jamais se regarder sans rire.

Nomophage.
Nous pouvons rire aussi ; car nous aurons de quoi.
Mais parlons d' autre chose un peu ; ça dites-moi ;
la petite Versac vous tient-elle en cervelle ?
Filto.
Selon. Et vous ?
Nomophage.
Ma foi, j' en rabats bien pour elle,
l' empereur du Poitou, digne allié des rois,
ne pourra plus descendre à ces liens bourgeois.
Filto.
Monsieur le gouverneur de l' un et l' autre Maine,
peut trouver dans les cours quelqu' infante, et
sans peine.
Nomophage.
Oui, mais mon cher Filto, croyez-en mes avis.
Tenons toujours le dez pour l' ôter à Forlis,
cet enfant-là d' ailleurs est unique héritière,
et si quelque démon (ce que je ne crains guère)
brisoit contre un écueil notre empire et nos
voeux,
son bien, dans le naufrage, aideroit l' un des
deux.
Pour moi, votre rival, je verrai sans colère,
le bonheur d' un ami... *à part.* j' ai l' aveu
de la mère.

p33

Filto.
Et moi donc, tous les deux soyez unis demain,
je serai satisfait... *à part.* on m' a promis
sa main.

ACTE II SCENE III

Les mêmes, Duricrâne.
Nomophage.
Eh ! Voici Duricrâne... accourez, qu' on
s' empresse
à vous féliciter... oh ! Quel air d' allégresse !
Vous avez, mon cher coeur, votre part au gâteau.
Duricrâne.
Je sais... j 4 accours vers vous ! Et je suis tout
en eau !
Vous remarquez ma joie.
Nomophage.
Oui, ta gaîté maligne,
d' un complot découvert nous doit être un doux

signe.
Duricrâne.
Ah ! ... devinez un peu le traître.

p34

Nomophage.
Le coquin
nous aborde toujours un complot à la main.
Duricrâne.
Ce dernier en vaut cent.
Nomophage.
Enchanteur ! ... allons, passe.
Duricrâne.
Oh ! Oui, le ciel sur moi manifeste sa grace,
à sauver la patrie il m' a prédestiné !
Nomophage.
Fais que ton chapelet soit bientôt décliné ;
laisse un peu là, mon cher, le ciel et la patrie.
Ne nous torture plus, parle quand on t' en prie.
Duricrâne.
Il m' a guidé, vous dis-je.
Nomophage.
Où donc ?
Duricrâne.
Dans le jardin.
Nomophage.
Le ciel ! ... et pour y voir ?
Duricrâne.
Ah ! Le diable est bien fin ;

p35

vous deux qui vous croyez un esprit plus habile,
devinez le coupable, on vous le donne en mille.
Nomophage.
Voyez si ses écarts seront bientôt finis ?
Son nom ?
Duricrâne.
Vous saurez donc...
Nomophage.
Son nom ?
Duricrâne.
Monsieur Forlis.
Nomophage.
Quoi ! Forlis ?
Filto.
Prenez garde : oh ! Cela ne peut être.
Duricrâne.

On en est sûr, monsieur, on se connoît en traître.
Nomophage.
En effet, mon ami, prends garde, il a raison ;
prends garde... oh ! Seulement si de sa trahison
nous avions, pour l' acquit de notre conscience,
je ne dis pas la preuve, une seule apparence !
Ce seroit trop heureux !

p36

Apparence ! ... ah ! Bien, oui ? ...
complot réel, vous dis-je, incroyable ! Inoui !
Cent cinquante ennemis qu' il soutient, sans
reproche,
de ses propres deniers... le tout est dans ma
poche.
Nomophage.
Parle, point de longueurs.
Duricrâne.
En deux mots, m' y voici :
à l' invitation je me rendois ici.
Traversant le jardin, et guettant par routine,
j' apperçois un quidam de fort mauvaise mine,
marchant près d' un monsieur, qu' à son air, ses
habits,
je reconnus bientôt pour Monsieur De Forlis.
Ce quidam, dont la mine aux façons assortie,
dénonçoit un agent de l' aristocratie ;
le retour un peu prompt de son maître, un
instinct,
un rayon, je le crois, qui d' en haut me survint,
tout accrut mes soupçons : " Forlis, me dis-je,
à peine
vient-il hors de Paris de passer la quinzaine ;

p37

" le voici de retour ! Lui parti pour ses bois
qui nous avoit promis d' être absent tout le mois " .
Quelque chose est caché sous cette marche oblique.
Nomophage.
Oui, le raisonnement est clair et sans réplique.
C' est une tête au moins ! Il vous flaire un
complot !
Duricrâne.
J' étois né délateur : épier est mon lot.
Quand j' ignore un complot, toujours je le devine.
Nomophage.
Après.

Duricrâne.
Après ? ... vers eux je marche à la sourdine,
j' avance, retenant le feuillage indiscret,
dont le bruit de mes pas eût trahi le secret ;
caché par le taillis, l' oreille bien active,
le cou tendu, l' oeil fixe, et l' haleine captive,
j' écoutai, j' entendis, je vis, je fus content !
Après un court narré vague et non important ;
" bon, dit Monsieur Forlis, vos listes sont
complettes ;
je garde celle-ci " . Puis, prenant ses tablettes,
il écrit, les referme, et sans me voir, il sort
oubliant sur le banc cette liste... son sort !

p38

Le nôtre ! Que sait-on ? Crac, fuir de ma cachette,
saisir et dévorer cette liste indiscrette,
ce fut pour moi l' éclair ! ... voyez, lisez un peu.
il remet un papier à Nomophage.
cent cinquante employés, tous réduits par le jeu
du ressort politique, à zero ! Cette bande,
monsieur la soutient seul ! ... pourquoi ? Je le
demande.
Filto.
Ceci prouve à mon sens bien peu de chose ou rien.
Il faut pour condamner...
Duricrâne.
Lisez.
Nomophage.
Lisons.
il lit.
" liste des noms de ceux à qui moi,
Charles-Alexandre Forlis, je m' engage à fournir
jusqu' au terme convenu une paie de vingt sols
par jour, bien entendu que de leur part ils
rempliront les conventions par eux souscrites,
et me garderont le secret " .
Duricrâne *à Filto.*
eh bien ?

p39

Nomophage.
Rien n' est plus clair, complot avéré, manifeste !
Vîte, il faut dénoncer.
Duricrâne.
C' est fait.
Nomophage.

Bon.
Duricrâne.
Je suis preste !
J' ai commencé par-là, je repars, on m' attend.
Nomophage.
Pourquoi ?
Duricrâne.
Pour appuyer.
Nomophage.
Oh ! Oui, cours, c' est instant... !
écoute, bonne idée... ! Oui..., quinze ou vingt
copies
à nos fidèles.
Duricrâne.
Bon.
Nomophage.
Avec art départies,

p40

ces listes tout d' abord vont produire un effet... !
Duricrâne.
Du diable ! Un bruit d' enfer ! Un désordre
parfait !
Fiez-vous à mes soins... oh ! J' ai de la
pratique :
des émeutes à fond je connois la tactique.
Filto.
Forlis est accusé, ne passez point vos droits,
et sans les prévenir laissez parler les loix.
Duricrâne.
Les loix ! Les loix... ! Ce mot est toujours dans
leurs bouches !
Avec des juges vifs et prompts comme des
souches,
laissez parler des loix, qui se tairont toujours !
Non, il faut de la forme accélérer le cours.
Nomophage.
Bien dit.
Duricrâne.
J' ai dénoncé dans moins d' une quinzaine
huit complots coup sur coup, c' est quatre par
semaine !
Peu de bons citoyens, sans me vanter, je crois,
en ont su découvrir tout au plus un par mois.

p41

Bon ! ... mes yeux n' ont été que des visionnaires !

Mes complots (vrais complots d' élite !) des
chimères !
Mes accusés le soir sortoient tous des prisons.
Et moi, j' étois gibier à petites maisons.
Je cours à notre affaire.
Nomophage.
Attends, que je te suive.
On s' entend bien mieux deux, et la marche est
plus vive.
Sans adieu, mon Filto ; nous reviendrons.

ACTE II SCENE IV

Filto *seul.*
ma foi,
cette affaire pour eux me cause quelqu' effroi.
Je n' y veux point entrer : puisqu' ils l' ont
disposée,
qu' ils démêlent entr' eux, s' ils peuvent, la
fusée...
ces deux enragés là, Nomophage sur-tout
ont fait un intrigant demoi, contre mon goût.

p42

J' étois né pour la vie honnête et sédentaire.
C' est le plus grand des maux qu' être sans
caractère.
Dans les noeuds des serpens, je suis pris...
aujourd' hui
remplissons notre sort, je n' ai qu' eux pour
appui.
Hélas ! Que ne peut-on, d' une marche commune,
en restant honnête homme aller à la fortune !
fin du second acte.

ACTE III SCENE PREMIERE

p43

Filto, Nomophage.
Filto.
Oui, je vous le répète, oui, je tremble pour vous,
qu' il ne vous faille enfin parer vos propres
coups.
Nomophage.

Trembler ! Voilà votre art, mon cher ! Sottes
alarmes !
Car enfin contre lui n' avons-nous pas des armes ?
Je mets la chose au pis, et ma haine y consent.
Forlis est cru coupable et se trouve innocent.
Bon ! Ses accusateurs ont tort ? Erreur nouvelle.
Ils se sont égarés, oui, mais c' étoit par zèle.
Leur terreur, quoique fausse, étoit un saint
effroi,
et le salut du peuple est la suprême loi.

p44

Filto.
Fort bien : mais cet effroi, selon vous, salutaire,
ne peut être excusé qu' autant qu' il est sincère :
et quoique enfin du peuple ordonne l' intérêt,
s' il frappe l' innocence il n' est plus qu' un
forfait.
Nomophage.
Filto, trève à la peur, ou trève à la morale.
Filto.
Votre accusation, je suppose, est légale :
mais la route secrette où vous vous enfermez,
ces doubles de la liste avec tant d' art semés,
est-ce légal aussi ?
Nomophage.
C' est où je vous arrête.
Notre marche est plus sûre en ce qu' elle est
secrette.
Qui diable voulez-vous qui la trahisse ? Rien.
Les doubles de la liste ? ... oui, dangereux
moyen,
si j' avois dans la main des travailleurs timides,
mais ce sont gens de choix que les miens,
sûrs, solides,
gens à principes !

p45

Filto.
Bon ; mais tous ces aguerris
n' ont pas eu fort souvent affaire à des Forlis.
Nomophage.
Dans les jardins déjà les grouppes verbalisent :
d' un feu toujours croissant les têtes
s' électrisent :
l' affaire est retournée, augmentée, il faut voir
des oisifs curieux les vagues se mouvoir !

Ce que c' est que l' esprit public ! Comme il se monte !
Filto.
L' esprit public ! Un groupe abusé ! ... quelle honte !
Quel excès de délire et de corruption !
Nomophage.
Bon ! Toujours étonné de la perfection !
Puis-je de mon esprit resserrant l' étendue,
jusqu' à votre horison rapetiser ma vue ?
Filto.
Laisser sécher son coeur ! L' endurcir à ce point !
Nomophage.
Prodige !
Filto.
Et sans remords ?
Nomophage.
Je ne les connois point.

p46

Des hauteurs de l' estime où le Forlis s' élève,
il faut qu' il tombe enfin ! Tout mon sang se soulève,
de voir que son orgueil me confonde aujourd' hui
avec ces flots d' humains roulans autour de lui,
parmi cent factieux obscurs, et sans courage ;
ce monsieur en enfant veut traiter Nomophage !
Tout beau, Monsieur Forlis, vous qu' on dit si sensé,
vous saurez ce que peut l' amour-propre offensé.
Filto.
Faut-il qu' il rende l' ame implacable, inhumaine ?
Nomophage.
Eh quoi ? Tout vient ici justifier ma haine.
Car outre que sa chûte aide à notre projet,
Forlis, s' il n' est coupable, est au moins bien suspect.
Bien mieux que vous pour lui, contre lui l' écrit plaide.
Filto.
Eh bien ! Laissez agir la justice.
Nomophage.
Je l' aide.
Est-ce donc un grand mal ?

p47

Filto.

Est-ce l' aider, grand dieu !
Que lui forcer la main ?
Nomophage.
Mon cher Filto, pour peu
que vous perdiez de vue encor votre personne,
vous êtes ruiné ; moi, je vous abandonne,
au parti modéré dont vous serez l' espoir.
Esprit lourd, endurci, vous ne voulez pas
voir
que Forlis est un noble, et que tout titulaire
ne se convertit point au culte populaire.
Filto.
Mais Forlis...
Nomophage.
Le serpent, constant dans ses humeurs,
change de peau, jamais il ne change de moeurs...
écoutez, mons Filto, redressez ce langage,
ou votre nom soudain est biffé du partage.
Un mot encore. Il faut vous dicter tous vos
pas,
pour que votre air, vos yeux ne vous trahissent
pas.
Quand Duricrâne ici paroîtra dans une heure,
vous verrez le Forlis en état et demeure
d' arrestation.

p48

Filto.
Quoi ?
Nomophage.
Vous vous troublez déjà.
Allons, un maintien ferme, et point de pâleur... là.
Le voici : taisons-nous.
Filto.
Voici la compagnie.

ACTE III SCENE II

Les mêmes, Forlis, M et Madame Versac.
Madame Versac *bas à Nomophage.*
nous verrons votre plan à quelqu' heure choisie.
Vous l' avez ?
Nomophage.
Dans ma poche.
Madame Versac.
Il faut pour l' examen,
du temps... nous parlerons aussi de votre hymen.

ACTE III SCENE III

p49

Les mêmes, M Plaude.
Madame Versac.
Eh ! Comment donc ? Voici Monsieur Plaude !
Versac *bas à Forlis.*
en personne
c' est l' inquisition.
Madame Versac.
L' ingrat nous abandonne.
Plaude.
Le service public...
Madame Versac.
Vous excuse.
Plaude *lui remettant une brochure.*
voici
ma dissertation nouvelle : celle-ci,
j' ose croire, madame, aura quelqu' influence,
et doit, pour son grand bien, bouleverser la
France.

p50

Forlis.
Pour son grand bien, monsieur ?
Plaude.
Oui, monsieur, en deux mots
la voici : je remonte à la source des maux.
Il n' en est qu' une.
Forlis.
Bon !
Plaude.
Une seule ; elle est claire.
C' est la propriété !
Forlis.
Je ne m' en doutois guère.
Plaude.
De la propriété découlent à longs flots
les vices, les horreurs, messieurs, tous les
fléaux.
Sans la propriété point de voleurs ; sans elle
point de supplices donc, la suite est naturelle.
Point d' avares, les biens ne pouvant s' acquérir ;
d' intriguans, les emplois n' étant plus à courir ;
de libertins, la femme accorte et toute bonne
étant à tout le monde, et n' étant à personne.
Point de joueurs non plus, car, sous mes procédés,

tombent tous fabriquans de cartes et de dés.

p51

Or je dis : si le mal naît de ce qu' on possède,
donc ne plus posséder en est le sûr remède.
Murs, portes et verroux, nous brisons tout cela.
On n' en a plus besoin dès que l' on en vient là.
Cette propriété n' étoit qu' un bien postiche ;
et puis le pauvre naît dès qu' on permet le riche.
Dans votre république un pauvre bêtement
demande au riche ! Abus ! Dans la mienne il lui
prend.
Tout est commun ; le vol n' est plus vol, c' est
justice.
J' abolis la vertu pour mieux tuer le vice.
Forlis.
La modération n' est pas votre défaut.
Nomophage *regardant Forlis.*
tant mieux ; les modérés ne sont pas ce qu' il
faut.
Forlis.
Si ce mot dont souvent l' on peut faire une
injure,
désigne en ce moment ces gens froids par nature,
ces égoïstes nuls, ces hommes sans élans,
endormis dans la mort de leurs goûts nonchalans,
et de qui l' existence équivoque et flétrie,
d' un inutile poids fatigue leur patrie ;

p52

je hais autant que vous ces honteux élémens
d' une nature inerte obscurs avortemens :
mais si vous entendez par ce mot, l' homme sage,
citoyen par le coeur plus que par le langage ;
qui contre l' intriguant défend la vérité,
en dût-il perdre un peu de popularité,
sert, sachant l' estimer et par fois lui déplaire,
le peuple pour le peuple et non pour le salaire,
patriote, et non pas de ceux-là dont la voix
va crier *liberté* jusqu' au plus haut des toits,
mais de ceux qui sans bruit, sans parti, sans
systêmes,
prêchent toujours la loi qu' ils respectent
eux-mêmes ;
si fuir les factions, c' est être modéré,
de cette injure alors j' ai droit d' être honoré !
Plaude *à part.*

quel est donc ce monsieur ? Un ci-devant sans
doute.
Nomophage.
haut.
moi, les gens sans parti sont ceux que je redoute.
Forlis.
Oh ! C' est par modestie et non de bonne foi
que ces gens-là, monsieur, vous donnent de
l' effroi ;

p53

et, sans citer des noms, que personne n' ignore,
nous en savons tous deux de plus à craindre
encore.
Nomophage.
Moi, je ne connois point...
Forlis.
Si j' étois indiscret...
Nomophage.
Sont-ce ces paladins, armés pour un décret ?
Ces héros d' outre-Rhin, ces puissances altières ?
Forlis.
Vous les cherchez trop loin par-delà nos
frontières.
Non, les miens s' aiment trop pour nous quitter
ainsi.
Ces prudens ennemis sont près de nous, ici.
Ce sont tous ces jongleurs, patriotes de places,
d' un faste de civisme entourant leurs grimaces ;
prêcheurs d' égalité, pétris d' ambition :
ces faux adorateurs, dont la dévotion
n' est qu' un dehors plâtré, n' est qu' une
hypocrisie :
ces bons et francs croyans, dont l' ame apostasie,
qui pour faire haïr le plus beau don des cieux,
nous font la liberté sanguinaire comme eux.

p54

Mais non, la liberté chez eux méconnoissable
a fondé dans nos coeurs son trône impérissable.
Que tous ces charlatans, populaires larrons,
et de patriotisme insolens fanfarons
purgent de leur aspect cette terre affranchie !
Guerre, guerre éternelle aux faiseurs d' anarchie !
Royalistes tyrans, tyrans républicains,
tombez devant les loix, voilà vos souverains !
Honteux d' avoir été, plus honteux encor d' être,

brigands, l' ombre a passé : songez à disparoître.
Nomophage *avec un peu d' embarras.*
moi, je ne reconnois personne à ce portrait.
Forlis.
Moi, j' en sais quelques-uns qu' il fait voir trait
pour trait.
Nomophage.
On pourroit en douter.
Forlis.
Oui, la glace fidelle
réfléchit des objets aveugles devant elle.
Nomophage.
Vous citeriez les noms avec quelqu' embarras.
Forlis.
Ma mémoire long-temps ne les chercheroit pas.

p55

Nomophage.
C' est la preuve à trouver qui seroit difficile.
Forlis.
Mille dans leurs écrits, dans leur conduite mille.
Nomophage.
Les vrais amis du peuple ainsi sont outragés,
mais dans leur conscience ils sont du moins
vengés.
Forlis.
L' honnête homme pour eux montre moins
d' indulgence,
il ne sait pas flatter comme leur conscience.
Nomophage.
Le prix, que jusqu' ici leur zèle a retiré,
prouve que l' intérêt ne l' a point inspiré.
Forlis.
Quand un motif est pur, c' est une triste voie
que d' en parler toujours pour faire qu' on y croie :
la vertu sans effort se doit persuader,
et c' est en la cachant qu' on la fait regarder.

ACTE III SCENE IV

p56

Les mêmes, Duricrâne.
Nomophage.
Venez, vous avez part aux traits que monsieur
lance.

Vous êtes patriote.
Duricrâne *à voix basse à Nomophage.*
ils vont venir.
Nomophage *de même.*
silence.
Plaude.
Laissons cela. Chacun doit voir selon ses yeux.
Vous autres, vous voyez comme des factieux.
On ne fera jamais de vous de bons esclaves.
Forlis.
Il faut l' être des loix : sans leurs saintes entraves
la liberté, monsieur, est le droit du brigand.
Le plus libre est des loix le moins indépendant,
malheur à tout état où règne l' arbitraire,
où le texte fléchit devant le commentaire.

p57

Brutus du sang des siens l' a jadis attesté :
et Brutus se pouvoit connoître en liberté.
Plaude.
Brutus ! C' est tout au plus : lui, qui n' osoit dans Rome
sur un simple soupçon faire arrêter un homme !
C' est bien ainsi qu' on fonde un bon gouvernement.
Non, la délation et l' emprisonnement,
voilà les vrais ressorts ! Il ne faut point de grace :
de l' apparence même au besoin on se passe.
Moi, monsieur, par exemple, oh ! Je l' entends au mieux !
Je n' examine pas si c' est clair ou douteux ;
je vois ou ne vois pas, j' arrête au préalable.
Aussi, me direz-vous qu' il échappe un coupable.
Je fournis les cachots.
Forlis.
C' est un terrible emploi.
Plaude.
Il faut être de fer, il faut que ce soit moi
pour y tenir, monsieur ; pas un jour ne s' achève
qui n' apporte avec lui son traître... c' est sans trève.

p58

Tenez, on en arrête encore un aujourd' hui ;
je viens de donner l' ordre, on doit être chez

lui.
Il est riche, il fut noble ; après ces deux
épreuves...
Versac.
J' entends ; cela suffit pour se passer de
preuves.
Plaude.
Ici, j' en ai.
Versac.
Vraiment.
Plaude.
Un écrit de sa main.
Duricrâne *à part.*
quel contretemps !
Plaude.
J' espère aussi que dès demain
un bon arrêt...
Versac.
Sitôt !
Plaude.
Tout retard est funeste.
Il nous faut un exemple. Aussi, je vous proteste
que je vais de tout coeur soigner ce monsieur-là,
que je vous certifie un bon traître ! Déjà
le procès est instruit.

p59

Nomophage *à part.*
oh ! La langue indiscrette !
Versac.
Un noble, dites-vous ?
Plaude.
Oui, son affaire est faite ;
son nom va circuler bientôt dans tout Paris :
c' est un certain marquis de Forlis.
Madame Versac.
De Forlis !
Forlis.
Y pensez-vous, monsieur ? Quel nom osez-vous
dire ?
Plaude.
Un marquis de Forlis.
Forlis.
êtes-vous en délire ?
Plaude.
Non, monsieur, c' est son nom, et je le sais fort
bien.
Je n' ai pas ce matin instrumenté pour rien.

p60

Forlis.
Oh ! Grand dieu !
Plaude.
J' ai tout fait pour qu' on saisît le traître.
Forlis.
Et l' on va l' arrêter chez lui ?
Plaude.
Bon, ce doit être
chose faite à présent !
Forlis.
Moi, je vous avertis
qu' on n' aura pas trouvé chez lui Monsieur Forlis.
Plaude.
Vous le connoissez ?
Forlis.
Oui.
Plaude.
Comment un homme sage
a-t-il quelque commerce avec ce personnage ?
Forlis.
Monsieur...
Plaude.
C' est entre nous un scélérat.

p61

Forlis.
Eh ! Quoi ?
Savez-vous bien, monsieur, que ce Forlis c' est
moi.
Plaude.
Est-il possible ? Vous ! ... ah ! Ah ! Que j' ai de
honte !
On vous cherche, monsieur, vous ferez votre
compte :
pardon, ou de rester ou de suivre mes pas.
Forlis.
Vous pourrez voir, monsieur, que je ne fuirai pas.
Plaude.
J' en suis fâché, vraiment : quel dommage ! ...
un brave homme ?
appercevant l' officier et sa suite.
ah ! Bon ! Voici mes gens.

ACTE III SCENE V

p62

Les mêmes, un officier, suite.
Plaude *à l' officier.*
messieurs, monsieur se nomme
Monsieur Forlis... je sors. *il s' échappe.*
Forlis.
Oui, messieurs, avancez :
je suis au fait.
L' Officier.
Voici nos mandats.
Forlis.
C' est assez ;
quand règne avec les loix la liberté publique
ces ordres sont, messieurs, un abus : ma
critique
paroît en ce moment suspecte, je le voi.
Au reste, eût-elle tort, j' obéis à la loi.
Versac.
La liberté, messieurs, qui nous est tant promise,
doit-elle en un moment être ainsi compromise ?

p63

Que la loi sans rigueur veille à sa sûreté :
double-t-on ses moyens par sa sévérité ?
Souffrez que mon ami, dont vous répond ma tête,
trouve dans mon hôtel une prison honnête.
Forlis.
Non, non, plus que la loi n' en accorde ou n' en
doit,
Forlis ne prétend pas, messieurs, de passe-droit.
Point de rang dans le crime ainsi que dans la
peine.
Innocent ou coupable, il suffit, qu' on
m' emmène.
Je vous suis.
L' Officier.
Ce mot seul, monsieur, cet air décent
montre moins un coupable en vous qu' un
innocent.
De la loi qui commande exécuteur fidèle,
je ne puis voir, agir, ordonner que par elle.
Mais de la loi, monsieur, trop rigoureux agent
dois-je apporter moins qu' elle un esprit
indulgent ?
Non, non, je cours pour vous solliciter moi-même,
vous faire prisonnier de l' ami qui vous aime,

p64

ou le tenter du moins : déjà, sur votre foi,
sans cet ordre, monsieur, vous le seriez de moi.
Souffrez que ces messieurs, ainsi que leur escorte,
attendant mon retour restent à cette porte.
Versac.
Quel noble procédé ! Je ne l' attendois pas.
L' Officier.
Vous avez tort, messieurs : nos citoyens soldats
ont tous le même coeur, ont tous le même zèle.
Ces coeurs n' admettent point une vertu cruelle ;
et, jamais endurci d' insensibilité,
le courage est toujours chez eux l' humanité.
Forlis *à L' Officier qui sort.*
monsieur, quoique sur lui l' on décide ou l' on fasse,
Forlis approuve tout, mais ne veut point de grace.

ACTE III SCENE VI

p65

Les mêmes, excepté l' officier et sa suite.
Forlis.
Madame, pardonnez l' éclat inattendu
d' un coup, dont je me sens plus que vous confondu.
Le temps arrachera le voile à l' imposture.
Madame Versac.
Vous ne soupçonnez rien ?
Forlis.
Non, rien : cette aventure
est un mystère encor pour moi, comme pour vous.
Mais ces messieurs pourroient en savoir plus que nous :
de Monsieur Plaude ils sont les amis, les apôtres.
Nous avons rarement des secrets pour les nôtres.
Ils sont instruits sans doute ?
Nomophage.
Oh ! Moi, je ne sais rien.

p66

Duricrâne.
J' ignore tout.

Forlis.
Pour moi, j' ai là quelque soutien
qui sans peine rendra cette attaque inutile.
Il est dans ce moment plus d' un coeur moins
tranquille.
Cachant mal de leurs fronts l' indiscret
mouvement,
mes ennemis déjà triomphent hautement.
De ce succès d' un jour qu' ils goûtent bien les
charmes !
Ils pourront dès demain l' expier de leurs larmes.
Nomophage.
J' agirois comme vous sans nul ménagement.
Mais je vous plains, monsieur, et bien
sincérement ;
la réputation sur un soupçon ternie
ne peut souvent laver...
Forlis.
Ah ! Laissons l' ironie.
Ma réputation n' est pas foible à ce point
qu' un soupçon la renverse à n' en relever point.
D' une pitié menteuse épargnez-moi l' injure :
le travail de vos yeux et de votre fiure

ne me séduira pas : agissez hautement,
et s' il se peut, monsieur, nuisez-moi
franchement.
Je vous estime peu ; je dois en faire gloire.
Ce grand zèle, entre nous, pourroit me faire croire
que le trait part de vous.
Nomophage.
Vous penseriez...
Forlis.
Pour peu
que vous nïez encor, c' est m' en faire l' aveu.
Nomophage.
Monsieur...
un domestique paroît avec une serviette.
Forlis.
On a servi... mais oublions à table
un sujet qui pour moi n' a rien de redoutable.
Ce mystère d' horreur où je suis compromis,
ne peut être effrayant que pour mes ennemis.
Forlis présente la main à Madame Versac :
tout le monde sort.
fin du troisième acte.

ACTE IV SCENE PREMIERE

p68

Filto, Nomophage.
Filto.
Monsieur, encore un coup, vous me l' accorderez.
Nomophage.
Non, cela ne se peut.
Filto.
Nous verrons.
Nomophage.
Vous verrez.
Filto.
Je ne vous quitte pas qu' avant je ne l' obtienne.
Nomophage.
Veux-tu suivre ma marche ? Il faut changer la
tienne,
mon cher Filto.
Filto.
Forlis n' est point coupable.

p69

Nomophage.
Oh ! Non.
Filto.
Sa fermeté, monsieur, son sang-froid m' en
répond.
Nomophage.
La peste ! Quel esprit profond ! Comme il discerne !
Si ce n' étoit ici qu' un chef bien subalterne,
un mince conjuré, bon ! Par exemple... toi !
Nous eussions dans ses yeux lu des signes
d' effroi.
Mais Forlis !
Filto.
Il n' est pas coupable, je le gage.
Nomophage.
Et la liste ?
Filto.
La liste ! Eh bien ! Cet assemblage
de noms tous inconnus, peut bien être innocent.
Nomophage.
Innocent ! ... soudoyer un parti mécontent !
Tu Dieu ! Quelle innocence ! ... ensuite, le
mystère ?
Filto.
Qu' il soit coupable ou non, avez-vous dû vous

faire

p70

le vil ordonnateur des ressorts qu' aujourd' hui
Duricrâne sous vous fait mouvoir contre lui ?
Nomophage.
Des éclats contre moi, contre le journaliste !
Vous vous êtes parfois montré moins formaliste.
Filto.
épargnez-moi ma honte.
Nomophage.
à vous parler sans fard,
vous vous convertissez, mon cher, un peu trop tard.
Sachez, l' expérience au moins le persuade,
que jamais vers le bien l' homme ne rétrograde ;
sachez qu' un scélérat, mais grand, mais
prononcé,
vaut mieux que l' être nul dans son néant fixé,
honnête sans vertu, criminel sans courage,
et qu' il faut être enfin Forlis ou Nomophage.
Filto.
Continuez, monsieur.
Nomophage.
Prenez votre parti.
D' honneur, vous aurez beau jouer le converti :
dans un coeur corrompu ces révoltes sont vaines.
Un feu contagieux circule dans vos veines ;

p71

la fièvre des honneurs, des rangs et des succès,
ravage votre sang brûlé de ses accès.
Filto.
Reprenez ces honneurs qu' avec vous je partage :
j' achète trop, monsieur, leur funeste avantage.
Nomophage.
Vous serez sans ressource.
Filto.
Oui.
Nomophage.
Car vous n' existez...
Filto.
Que par le crime, hélas !
Nomophage.
Et si vous me quittez,
que vous reste-t-il ?
Filto.
Rien : pas même l' innocence.

Nomophage.
J' ai voulu faire en vain de vous une puissance :
ce beau gouvernement du Maine est bien tentant !
Mais le bien met obstacle au zèle repentant.
N' y pensons plus... voyez, avant que rien
n' éclate.
Monsieur l' homme de bien encor de fraîche
date,

p72

la vertu vaut son prix, mais vous la payez cher !
Tenez, j' ai malgré vous, pitié de vous, mon cher.
Vous savez, du néant qui toujours vous réclame,
j' ai retiré vos pas, sans retirer votre ame.
Vous êtes mon ouvrage, et sans vous irriter,
je ne rappelle pas cela pour me vanter.
Qu' est-ce que ton remords, Filto ? Foiblesse pure !
Et je veux t' en convaincre ; écoute. La nature,
qui, sur ce pauvre globe, où le sage et le fou
passent comme l' éclair, et vont je ne sais où,
a des germes confus jeté la masse entière,
laisse en ses élémens se heurter la matière,
les atômes divers au hasard s' accrocher,
et selon leurs penchans se fuir ou se chercher.
Que des germes, épars dans leur cours nécessaire,
d' embrions monstrueux viennent peupler la terre,
ou bien, se composant d' élémens épurés,
organisent ces corps par nous tant admirés,
les formes ne sont rien ; le grand but c' est la vie.
Pourvu qu' au mouvement, la matière asservie
dans son cours productif roule éternellement,
elle vit, elle enfante, il n' importe comment.
Que les trônes croulant dans l' océan des âges,
s' abîment, illustrés par de brillans naufrages ;
que l' eau, cédant au feu, s' élance des canaux ;
que les feux à leur tour soient chassés par les
eaux,

p73

dans ces traits variés j' admire la nature.
L' édifice est entier sous une autre structure :
rien ne se perd, s' éteint, tout change seulement ;
l' on existoit ainsi, l' on existe autrement.
Le soleil luit toujours, sa chaleur épandue,
d' esprits vivifians embrâse l' étendue,
et ce globe tournant, vers son pôle applati,
décrit, sans se lasser, son orbe assujetti.

Filto.
Bon, généralisez dans vos affreux systêmes,
la cause et les effets, les biens, les maux
extrêmes :
l' homme occupé du tout, des détails écarté,
se dispense aisément de sensibilité.
Séchez bien votre coeur.
Nomophage.
J 4 en voulois donc conclure
que dix siècles et plus, cette bonne nature
a vu sans s' émouvoir, cent brigands couronnés
mener comme un troupeau, les peuples enchaînés,
et que tu nous verras à notre tour nous-même
nous parer de leur sceptre et de leur diadême,
poursuivre qui nous haît, perdre nos ennemis,
sans que l' ordre du monde en rien soit compromis.

p74

Filto.
Ainsi point de vertus, voilà la conséquence !
Qui veut les pratiquer admet leur existence.
L' homme de bien jamais ne descend dans son coeur
sans courber tout son être aux pieds de son
auteur ;
ne parcourt depuis lui la chaîne universelle,
que pour admirer mieux la sagesse éternelle
l' immuable harmonie, et l' ordre, et l' équité
qui de ces grands ressorts règle l' immensité,
et des perfections de cet ordre suprême
en conclut le devoir d' être parfait lui-même.
Mais l' homme vicieux, au bien indifférent,
par-tout comme dans lui voit le vice inhérent ;
ou plutôt ses discours, dont il sent l' imposture,
pour tromper son remords, blasphêment la nature.
Nomophage *gaiement.*
adieu, mon cher Filto.
Filto.
Malheureux, arrêtez !
Voyez sur quels écueils vous vous précipitez !
Quel combat imprudent ! D' un côté, l' assurance
qu' au front de l' homme droit imprime
l' innocence ;

p75

de l' autre, l' embarras de la duplicité ;
l' astuce enfin en prise avec la loyauté.
Vous êtes perdu !

Nomophage.
Soit ; mais pour qu' un mot décide,
un homme tel que moi vit et meurt intrépide,
tente tout, risque tout, n' apprend point à
trembler,
ne craint rien, en un mot... que de vous
ressembler.
Adieu, Filto.

ACTE IV SCENE II

Filto, *seul.*
quel homme ! Un si grand caractère !
Tant de corruption ! ô nature ! ... que faire ?
Sauver Forlis ? Comment ? Puis-je, vil délateur,
tout scélérat qu' il est, trahir mon bienfaiteur ?
à mes yeux éblouis d' une coupable ivresse,
la trahison toujours parut une bassesse :
elle doit l' être encore, et le joug des bienfaits
est un lien sacré, même au sein des forfaits.
Forlis vient ! ... je ne puis soutenir son
approche :
sa présence à mon coeur fait un secret reproche !
Chez Madame Versac entrons pour l' éviter.

ACTE IV SCENE III

Forlis, Versac.
Versac.
Un moment avec moi daignez vous arrêter :
lorsqu' un soin domestique occupe encor ma
femme,
je veux vous parler seul : il faut m' ouvrir votre
ame.
Contez-moi tout, Forlis.
Forlis.
Comment donc ? Vous donnez
dans ces bruits de complots ? Contes imaginés !
Versac.
Ah ! Niez, c' est fort bien ; quoique je sois
crédule,
je ne le serai point jusqu' à ce ridicule
d' accepter pour comptant vos refus de parler.
Allons, mon cher Forlis, pourquoi dissimuler
avec moi, votre ami ? Tenez, un gentilhomme
est toujours gentilhomme au fond du coeur ; et,

comme

p77

je l' ai dit mille fois, l' habitude chez nous,
bien plus que la nature est tyran de nos goûts ;
et ces nobles sournois, courtisans émérites,
courbant sous vos tribuns leurs faces
hypocrites,
du patriote vrai n' ont rien que les habits :
ce sont loups déguisés sous la peau des brebis.
Ces éloges pompeux dont vous fêtiez sans cesse
la révolution, n' étoient qu' une finesse.
à présent que j' y songe, oui, depuis quelque
temps
vous couvez là, monsieur, des secrets
importans.
Je m' y connois.
Forlis.
Beaucoup.
Versac.
Moi, m' avoir fait sa dupe !
Forlis.
C' est étonnant !
Versac.
Pour vous cette affaire m' occupe,
mais sans m' inquiéter : vos ennemis jaloux
ne seront pas de taille à lutter contre vous.
Laissez-moi, mon ami, me réjouir d' avance.
Ainsi donc un seul homme, un Forlis à la
France...

p78

Forlis.
Oubliez-vous, Versac, que vous parlez à moi ?
Que sans notre amitié...
Versac.
Mon ami, je vous croi.
Ne vous fâchez pas.
Forlis.
Soit ; mais c' est me faire injure...
Versac.
Quel est donc cet écrit dont...
Forlis.
Invention pure...

ACTE IV SCENE IV

les mêmes, un domestique *accourant*
d' un air effrayé.
Le Domestique.
à Forlis.
monsieur ! Monsieur !
Forlis.
Eh quoi ?

p79

Le Domestique.
Monsieur, votre intendant,
le front pâle, les yeux égarés, à l' instant
pour vous parler, accourt plein de frayeurs
mortelles.
Forlis.
Que s' est-il donc passé ?
Versac.
Quelques horreurs nouvelles ;
en doutez-vous ? ... qu' il entre.

ACTE IV SCENE V

Les mêmes, L' Intendant.
L' Intendant.
Ah ! Grand dieu !
Forlis.
Quel effroi !
L' Intendant.
Pardon, je n' en puis plus !
Forlis.
Remettez-vous.
L' Intendant.
Je croi

p80

que tous ces furieux me poursuivent encore !
Forlis.
Des furieux ! Parlez, qui sont-ils ?
L' Intendant.
Je l' ignore.
Oui, des brigands cruels échappés de l' enfer,
étincelans de feux, tout hérissés de fer,
portant un front plus propre à semer les alarmes,
plus meurtrier encor que leurs feux, que leurs
armes ;

des monstres étrangers ; (car quel français
jamais
fut né pour ressembler aux tigres des forêts ?)
par d' autres monstres qu' eux envoyés pour
détruire,
sont chez vous. à cette heure où j' accours vous
instruire,
le feu dévore tout : les combles embrâsés
croulent de toute part sur les plafonds brisés.
J' ai voulu les fléchir : sanglots, larmes, prières,
rien, rien, n' attendriroit ces ames meurtrières !
Dans des torrens de feu vos murs sont renversés :
meubles, glaces, tableaux brûlés ou fracassés,
tout périt consumé par la flamme rapide,
ou sert de récompense au brigandage avide.

p81

Versac.
Les scélérats !
L' Intendant.
Monsieur, ils n' ont rien respecté.
Mais à travers les feux pleuvant de tout côté,
bravant la mort, bravant le glaive et l' incendie,
sur les ais embrâsés, d' une marche hardie
j' ai couru, j' ai volé vers le détour secret
qui mène en son issue à votre cabinet :
les brigands et la flâme en respectoient la
porte.
Avec l' aide d' un fer que d' un bras sûr je porte,
j' ai frayé mon passage, et bientôt ces deux
mains,
tentant pour vous servir d' honorables larcins,
sans que mon oeil en fût le complice inutile,
de vos secrets, monsieur, ont violé l' asyle.
Je repars aussi-tôt de vos papiers saisi :
je les volai pour vous, je les rends : les voici.
il les lui remet.
Forlis.
Quelle perte de biens que ce trait récompense !
Je ne vous parle point, Bénard, de récompense.

p82

La plus digne de vous, le prix le plus flatteur
n' est pas dans mes trésors, il est dans votre
coeur.
Bénard, aucun des miens défendant mon asyle,
n' est-il blessé du moins ?

L' Intendant.
Aucun.
Forlis.
Je suis tranquille.
Forlis fait un signe à l' intendant qui se retire.
Versac *après un moment de silence.*
vous rêvez ? Votre esprit d' un jour nouveau frappé
de ses illusions sans doute est détrompé ? ...
le voilà donc, monsieur, ce magnifique ouvrage !
Voilà ces belles loix ! Ces droits du premier âge,
du bonheur des états éternels fondemens !
Qu' ont-ils produit ? Le meurtre et les embrâsemens ! ...
vous vous taisez !
Forlis.
Forlis ne sait point se dédire.
Monsieur, retenez bien ce qu' il faut vous redire :

p83

les hommes dans leur tête ont de quoi tout gâter ;
mais le bien sera bien quoiqu' ils puissent tenter.
Du coup qui m' atteint seul ma raison se console :
dans l' intérêt commun mon intérêt s' immole.
Irois-je confondant et le bien et l' excès,
quand c' est l' excès qui blesse au bien faire un procès ?
Ou blâmer, comme vous embrassant les extrêmes,
des loix que j' approuvai, qui sont toujours les mêmes ?
Non : dussent des brigands les glaives et les feux
menacer mes foyers et moi-même avec eux ;
non, jamais les brigands, et le glaive et la flâme
ne me feront tomber dans l' oubli de mon ame.
Je vivrai, je mourrai le même, exempt d' effroi,
fidèle à ma raison, toujours un, toujours moi.
Versac.
Non, je ne croyois pas qu' un homme droit et sage,
osât déifier ainsi le brigandage ! ...
allons, il faut mourir, il faut abandonner
un monde où la raison ne peut plus gouverner ;

p84

où, poussé dans ces flots d' erreur universelle,
l' honnête homme égaré fait naufrage avec elle...
non, j' enrage, et m' en veux d' être encor votre ami !
Mais, quelle est donc la base où repose affermi
votre gouvernement ? Où, régnant par lui-même,
votre cher souverain, ce monarque suprême,
le peuple vers l' excès par sa fougue emporté,
fonde sur des débris sa souveraineté ?
Forlis.
Le peuple ! Allons, le peuple ! Ils n' ont que ce langage !
Tout le mal vient de lui ; tout crime est son ouvrage !
Eh ! Mais, quand un beau trait vient l' immortaliser,
que ne courez-vous donc aussi l' en accuser ?
Non, non, le peuple est juste, et c' est votre supplice !
Qui punit les brigands, ne s' en rend pas complice.
Ce peuple, je dis plus, des fautes qu' il consent,
des excès qu' il commet est encor innocent.
Il faut tromper son bras avant qu' il serve au crime ;
revenu de l' erreur, il pleure sa victime.

Versac.
Il est bien temps, ma foi !
Forlis.
Comme vous, mon ami,
j' aime et je veux des loix ; j' ai plus que vous gémi
d' en voir tous les liens chaque jour se détendre :
mais est-ce donc aux loix enfin qu' il faut s' en prendre ?
L' insufisance ici n' est que dans leurs soutiens :
accusez les agens et non pas les moyens.
Versac.
Moi, je m' en prends à tout, aux hommes, à la chose,
quand tout va mal... pardon, je m' emporte sans cause ;
car après tout, le feu respecte encor mon bien ;
c' est le vôtre qui brûle, et vous le trouvez bien !
Forlis.
Vous n' avez pas en vous ce qu' il faut pour m' entendre.
Ainsi, laissons cela.

Versac.
Soit ; daignez donc m' apprendre
ce qu' en un tel malheur vous comptez faire ?

p86

Forlis.
Rien.
Attendre en paix chez vous, Versac ; sous son
lien
un décret, vous savez, m' y tient captif.
Versac.
Sans doute :
mais il est d' autres coups que l' amitié redoute.
Ne pourrois-je, Forlis, connoître quels papiers
Bénard vous a sauvé des flammes ?
Forlis.
Volontiers.
il les examine.
je n' ai point regardé... voyons... ô le brave
homme !
Voici de bons effets d' une assez forte somme.
Versac.
C' est un vol, entre nous, que vos soins obligeans
devroient restituer à ces honnêtes gens.
Forlis.
Mais ceci vaut bien mieux !
Versac.
Vos titres de noblesse ?
Forlis.
Eh ! Non. C' est un écrit qu' il faut que je vous
laisse ;

p87

car bien que ces papiers au fond soient innocens,
on pourroit avec art donnant l' entorse au sens,
les tourner contre moi : je puis vous les
remettre,
bien sûr qu' ils ne pourront en rien vous
compromettre.
Versac.
Donnez, je ne crains rien.
Forlis.
Attendez ; ce matin
Bénard m' en a remis encor un au jardin :
je l' ai, je m' en souviens, fermé dans mes
tablettes,
je vais vous livrer tout.

J' ai deux ou trois cachettes
d' où le diable viendra, s' il peut, les enlever !
Forlis *cherchant.*
oh ! Oh !
Versac.
Dépêchez donc, qu' avez-vous à rêver ?
Forlis.
Je ne le trouve point.

p88

Versac.
Bon ! Autre alarme encore !
Cherchez donc bien.
Forlis.
J' ai beau les retourner, j' ignore
ce que j' en ai pu faire.
Versac.
Ah ! Dieu !
Forlis.
Point de souci...
un moment... ce matin... ah ! Tout m' est
éclairci !
Bénard me l' a remis au jardin où je tremble
de l' avoir oublié !
Versac.
Venez, courons ensemble :
en cherchant...
Forlis.
Inutile : il est bien temps, ma foi !
J' ai vu le journaliste y roder après moi.
Versac.
Ah ! Vous êtes perdu !
Forlis.
Non, point d' inquiétude ;
mais me voilà guéri de mon incertitude.

p89

Tout est clair à présent, je sais tout, je vois
tout :
et ce sont vos messieurs qui m' ont porté ce coup.
Versac.
Mais enfin, cet écrit cache-t-il un mystère
qui...
Forlis.
Je puis à présent cesser de vous le taire...
vous saurez... avant tout, l' autre m' étant ravi,
je dois tenir sur moi ce papier.

Versac.
Le voici.
Forlis.
Sachez...

ACTE IV SCENE VI

les mêmes, Madame Versac, Filto.
Madame Versac.
Nous accourons, je suis toute saisie !
Versac.
Comment ?
Madame Versac.
Qu' allons-nous faire ?

p90

Versac.
Expliquez, je vous prie,
ce grand effroi !
Madame Versac.
Monsieur ; qu' allons-nous devenir ?
Versac.
Allons, des cris encor à n' en jamais finir !
Filto *à Versac.*
monsieur, un de vos gens accourt rempli
d' alarmes,
il a dans son chemin vu des hommes en armes
marcher vers votre hôtel : ces flots de furieux
se grossissent encore en roulant vers ces lieux.
à Forlis.
fuyez, monsieur.
Madame Versac.
Je tremble, ah ! Dieu !
Forlis.
Calmez votre ame,
c' est moi, ce n' est que moi qu' on cherche ici,
madame :
pour vos moins exposer je cours au-devant
d' eux.
Versac.
Non, restez : un décret nous enchaîne tous
deux.

p91

J' ai répondu de vous, je tiendrai ma parole :
Forlis, de l' amitié commence ici le rôle.

L' esprit nous divisa, le coeur nous met d' accord.
Versac va partager ou changer votre sort ;
j' aurois trop à rougir si d' une ame commune
j' abandonnois l' ami que trahit la fortune !
Restez, ces murs et moi pourront vous protéger.
Forlis.
Du peuple qui m' appelle ai-je à craindre un danger ?
Je puis d' un coeur tranquille affronter sa présence.
La crainte est pour le crime et non pour l' innocence.
Versac.
Du moins en quelqu' endroit que vous tourniez vos pas,
vous savez qu' un ami ne vous quittera pas.
Madame Versac.
J' oubliois : on a vu ces hommes pleins de rage
courir vers la maison de Monsieur Nomophage,
lui cet ami du peuple ! Hautement l' accuser ;
d' être ami de Forlis qu' il venoit d' excuser,
et la flâme à la main, vouloir dans leur vengeance
de cette liaison punir sur lui l' offense.

Forlis.
Mon ami ! Ce trait là sans doute est le dernier !
C' étoit le seul affront qui pût m' humilier !
Eh quoi ! Cet homme vil qu' ici je ne supporte
qu' avec ces mouvemens de haine franche et forte
que jamais l' homme droit ne sauroit déguiser
au faussaire intrigant qui ne peut l' abuser !
Lui mon ami ! Grand dieu !

ACTE IV SCENE VII

Les mêmes, Nomophage.
Filto, *à part l' appercevant.*
que vois-je ? Nomophage !
Versac.
Quoi ! Cet homme à cette heure !
Forlis.
Est-ce un nouvel outrage ?
Filto *à part.*
que veut-il ?

p93

Nomophage.
Mon abord vous surprend, je le voi ?
Forlis.
Que voulez-vous, monsieur ?
Nomophage.
Vous sauver.
Forlis.
Qui ? Vous ! ... moi !
Nomophage.
Moi-même, et ce n' est plus qu' à force de
services,
que je veux désormais punir vos injustices.
Forlis.
Reprenez vos secours, monsieur ; tout à
l' honneur,
j' ai brigué votre haine et non votre faveur.
Nomophage.
écoutez-moi, par grâce, après vous serez maître
d' accepter ce service ou de le méconnoître.
écoutez.
Versac.
écoutons, Forlis.

p94

Nomophage.
On vous poursuit.
Le peuple, je l' ignore, équitable ou séduit...
Forlis.
Séduit : oui, c' est le mot.
Nomophage.
Demande votre tête.
Je n' ai pu qu' un moment conjurer la tempête.
Le croiriez-vous, moi-même en butte à sa fureur,
j' ai failli payer cher une honorable erreur.
De quelques mots sur vous où parloit mon
estime,
de notre connoissance on m' sa faire un crime.
Ce peuple à des soupçons se laissant emporter,
m' accusa d' un honneur que je veux mériter,
nous crut liés ensemble, et la même justice
qui me fit votre ami, me fit votre complice.
Fier d' un titre aussi doux, j' eusse aimé son
danger ! ...
Forlis.
Soit.
Nomophage.
L' orage sur moi n' étoit que passager.
Mon entier dévoûment au parti populaire,

ma vie a de ce peuple éclairé la colère.

p95

J' eusse voulu de même en l' enchaînant sur vous.
Forlis.
Au fait.
Nomophage.
Pour un moment j' ai suspendu les coups.
Vous êtes accusé : la loi, votre refuge,
entre le peuple et vous doit être le seul juge.
De mes retardemens le peuple bientôt las,
va fondre dans ces lieux : monsieur, ne tardons
pas :
fuir, vous cacher ici, double espoir inutile,
et qui de vos amis exposeroit l' asyle !
Forlis.
Ces moyens seroient vils ; je n' en sais prendre
aucun ;
mais où tend ce discours ?
Nomophage.
Monsieur, il n' en est qu' un,
et le seul où je puis fonder quelqu' espérance.
Bénard accourant du fond du théâtre.
hâtez-vous, le temps presse, et le peuple
s' avance :
j' entends déjà les cris.
Nomophage.
Oublions nos débats :
oubliez un moment que vous ne m' aimez pas.

p96

De ce public amour que la faveur me donne
entourons bien vos jours, couvrons votre
personne.
Je vous suis ; ma présence est votre bouclier :
nous montrer tous les deux, c' est vous
justifier !
Tout ce peuple envers moi plein de reconnoissance,
dans notre liaison va voir votre innocence.
Sans regarder la main, acceptez le secours.
Faites-vous, mon ami, pour conserver vos jours.
Je bornerai, monsieur, la grâce que j' envie
à ce qu' il faut de temps pour sauver votre vie.
Filto *à part.*
quel changement ! ô ciel ! Est-ce une illusion ?
Ou d' un génie affreux l' horrible invention ?
Versac *à Nomophage.*

monsieur, votre démarche est généreuse et belle !
à Forlis.
allons, suivons monsieur, ne soyez point
rebelle.
Forlis.
... je refuse monsieur.

p97

Versac.
Forlis, vous résistez !
Nomophage.
Mais vous êtes perdu, monsieur, si...
Forlis.
Permettez :
ce pouvoir sur le peuple, et qui n' est qu' une
injure
faite à sa dignité, si sa source n' étoit pure,
je l' eusse reconnu, je l' eusse révéré ;
acceptant vos secours, je m' en fusse honoré.
" tout un peuple envers vous plein de
reconnoissance,
dans notre liaison verra mon innocence ?
Votre présence enfin sera mon bouclier,
et nous montrer unis, c' est me justifier ? "
à merveille, monsieur ! Pour qu' on vous puisse
croire,
il faut une autre fois montrer plus de mémoire.
Vous avez oublié, bien mal adroitement,
ce grand courroux du peuple et son
ressentiment,
quand trompé, dites-vous, sur notre
intelligence,
il couroit chez vous-même en demander vengeance,

p98

pour l' honneur de mon être et de l' humanité ;
je couvre vos secrets de leur obscurité.
Tout pouvoir m' est suspect, s' il n' est pas
légitime.
On m' appelle, et je cours présenter la victime.
Restez.
Nomophage.
Monsieur...
Forlis *avec force.*
restez... vous tous, veillez sur lui.
Sauvez-moi, cher Versac, l' affront d' un tel
appui.

Nomophage.
Non, je veux vous prouver...
Forlis *avec plus de force.*
restez, je vous l' ordonne.
Nomophage.
Monsieur...
Forlis.
Restez, vous dis-je, ou bien je vous soupçonne.
Versac.
Je vous suivrai donc seul.

p99

Forlis *appellant.*
Picard, Dumont, Lafleur,
venez tous, accourez. *les trois laquais parroissent*
Versac.
Pourquoi cette clameur ?
Forlis *aux laquais.*
j' éprouvai votre zèle et veux le reconnoître.
il leur distribue sa bourse.
tenez, mes bons amis... vous aimez votre maître.
Gardez qu' il sorte... adieu.
il s' échappe.

ACTE IV SCENE VIII

les mêmes, excepté Forlis
Versac *le rappellant.*
Forlis ! ... cris superflus !
Forlis ! Ah ! C' en est fait ! Nous ne le verrons plus !
il se retire par le côté opposé

p100

Madame Versac.
à Nomophage.
que va-t-il devenir ? ... monsieur, je ne puis croire
ce qu' il pense de vous ! ... l' ame est-elle assez noire
pour...
Nomophage.
Le malheur, sans doute, à ses yeux reproduit
ces rêves d' un complot qui toujours le poursuit.

Madame Versac.
Le malheur rend injuste ! Oui ; ... venez... ah !
Je tremble :
du cabinet voisin suivons des yeux ensemble
les mouvemens du peuple et cet infortuné,...
dont pour toute autre fin le grand coeur étoit né !
à Filto.
vous, monsieur, au dehors informez-vous,
de grace !
Je brûle de savoir, et crains ce qui s' y passe.
fin du quatrième acte.

ACTE V SCENE PREMIERE

p101

Nomophage *seul.*
voyez-moi ce Filto ! Toute une heure mortelle
sans rentrer ! Que fait-il ? Quoi ! Pas une
nouvelle !
Trois laquais sont partis, rien n' arrive... ô
tourment !
Ce Forlis a pensé m' imposer un moment !
C' est la première fois, depuis que je conspire,
qu' un homme a, sur mes sens, su prendre cet
empire.
Filto l' a bien jugé ! Quel est donc ce Forlis,
qui sait trouver mon ame à travers ses replis ? ...
j' ai cru qu' il me suivroit : c' étoit le coup de
maître ! ...
il regarde.
personne... ce Filto ne seroit-il qu' un traître ? ...

p102

non : d' ailleurs, que sait-il ? Presque rien, dieu
merci ?
il écoute.
on se querelle encor ! ... j' ai brouillé tout ici ! ...
ensorcelé Filto, reviendras-tu ? ... personne.
Que faire ? M' échaper ? Déjà l' on me soupçonne.
Fuir, c' est tout confirmer, c' est me perdre ! ...
ô Forlis !
Moi, j' ai voulu vous prendre ; et vous, vous
m' avez pris !
Tenons fermes au surplus, le denoument approche ;
qu' ai-je à craindre ? Sous moi j' ai des gens sans

reproche,
sûrs ; nul écrit qui prouve... ah ! Voici nos
époux.

ACTE V SCENE II

M et Madame De Versac, Nomophage.
Versac.
Madame, pardonnez mon injuste couroux.
Plaignez, plaignez les maux où mon ame est
en proie.
Au jour de la douleur, comme au jour de la
joie,

p103

quand l' amitié gémit, de soi-même vainqueur,
garde-t-on l' équilibre et de l' ame et du coeur ?
Je vais, je cours par-tout, ainsi qu' une ombre
errante ;
j' appelle en vain Forlis, d' une voix gémissante !
Tout se tait sur son sort ; et ce silence affreux
redouble la terreur de ce jour douloureux !
Ah ! Dieu ! ... dieu ! Que je crains ! ... voyons,
sonnez encore :
quels secrets m' apprendra le temps que je
dévore ?
Madame Versac *au laquais qu' elle a sonné.*
aucun n' est revenu ?
Le Domestique.
Non, aucun jusqu' ici.
Madame Versac.
Le quartier ?
Le Domestique.
Est-tranquille, à présent, dieu merci.
le domestique sort.
Versac.
C' est bon... tranquille ! Et moi, quand
pourrai-je enfin l' être !
Le quartier est tranquille ! Ah ! Ce calme,
peut-être,

p104

d' un orage nouveau n' est qu' un avant-coureur.
Madame Versac.
écoutons !
Versac.

On accourt ! ... ô moment de terreur !

ACTE V SCENE III

Les mêmes, Filto, un domestique.
Le Domestique *accourant avec des cris de joie.*
sauvé ! Sauvé !
Vesac.
Qui donc ?
Filto.
Forlis.
Versac.
Forlis ?
Filto.
Lui-même.
Madame Versac.
ô bonheur !

p105

Nomophage *à part.*
ô revers !
Versac.
ô justice suprême !
Vous l' avez défendu ! ... Dieu ! Laissez-moi courir.
L' embrasser le premier, et de joie en mourir !
Filto.
L' embrasser le premier ! ... ah ! Le peuple a d' avance
par mille embrassemens payé son innocence !
Versac.
Le peuple ! ô ciel ! Forlis ?
Filto.
Il en est adoré !
L' innocent pour ce peuple est un objet sacré.
Versac.
Je veux voir...
Filto.
Oh ! Monsieur ; laissez-le sans contrainte
s' entourer de ce peuple et de sa douce étreinte.
Respectez ces transports d' ivresse et de faveur :
ce moment appartient au peuple son sauveur

p106

qui de joie en ses bras donne et reçoit des

larmes :
c' est l' heure où de la gloire il goûte tous les
charmes
plus douce encor pour vous par ce nouveau succès,
l' heure de l' amitié va la suivre de près.
Versac.
Quel prodige inoui l' a sauvé de la rage...
Filto.
Un prodige chez lui de grandeur, de courage ;
chez le peuple un prodige à jamais répété.
De justice, d' égards, de sensibilité !
Tout ce qu' on vit jamais de noble et déquitable,
tout ce qui fut jamais et grand et
respectable,
a paru dans une heure entre le peuple et lui ;
ils ont lutté tous deux de vertus aujourd' hui.
L' un étoit digne enfin d' être sauvé par l' autre.
Nomophage *à part.*
le peuple est son sauveur ! ... eh ! Quel sera
le nôtre ?
Filto.
Je courois sur votre ordre ; à peine descendu
je trouve en bas Forlis par le peuple attendu,
recueillant ses moyens et son ame en silence.
Un bruit s' élève alors : soudain Forlis s' élance

seul, quand de nouveaux cris par mille voix
poussés,
font retentir ces mots mille fois prononcés :
" c' est lui ! C' est lui ! " ... " c' est moi, moi !
Vous m' allez entendre :
citoyen, on m' accuse, et vous m' allez défendre.
Je viens vous dénoncer le plus affreux
complot !
Citoyens, écoutez. " tout se tait à ce mot.
Il reprend : " peuple juste et d' un crime
incapable,
l' innocent sous vos yeux s' avance, ou le
coupable.
Voyez de l' innocent sous vous coups étendu,
sur vous, sur vos enfans tout le sang répandu !
Tremblez en frappant l' autre ; assassins,
sacrilèges,
vous violez les loix dans leurs saints
privilèges !
Nul des deux n' est à vous : sur eux quels sont
vos droits ?
L' un et l' autre à cette heure appartiennent
aux lois. "
il dit ; on le regarde ; on balance, on s' étonne,

un groupe d' assassins fond vers lui,
l' environne,
les poignards sont levés, les coups prêts de
tomber,
votre ami...

p108

Versac.
Juste ciel ! Forlis va succomber.
Filto.
Non, il en saisit deux, et terrible il s' écrie :
" j' arrête au nom des loix, au nom de la patrie,
ces traîtres dont l' aspect déshonore à la fois
la dignité du peuple, et le ciel, et les loix. "
des assassins troublés tout le reste frisonne,
se cache dans la foule et fuit ce dieu qui tonne.
Déjà six scélérats par le peuple enchaînés,
dans la nuit des cachots vont être encor traînés :
Forlis au tribunal veut qu' on les lui confronte :
il marche, il entre. " au peuple, à vous Forlis
" doit compte
magistrats, je vous somme e vertu de la loi,
de lire hautement vos charges contre moi.
Peuple, en vous l' innocent a trouvé son
refuge,
l' accusé reparoît : redevenez son juge. "
un acte pour réponse à sa vue est produit :
" oui, je le reconnois, dit-il, lisez : " on lit.
Une liste de noms que cet acte rassemble,
laisse voir un complot et les preuves ensemble ;
et montre à tous les yeux que de ses revenus,
Forlis paie en secret cent cinquante inconnus.

p109

Qui sont-ils ? Pour quel but ? Et pourquoi le
mystère ? ...
Forlis toujours fidèle à son grand caractère,
offre des mêmes noms un écrit revêtu.
Qui, le lavant du crime atteste sa vertu.
On va lire... un cri part : " laissez, laissez ces
preuves,
voici d' autres garans, voici d' autres épreuves :
traîtres qui l' accusez, nous voici ! " c' étoit ceux
dont les noms sont inscrits dans ces actes douteux,
et qui, ravis au crime ainsi qu' à la misère,
venoient tous proclamer et défendre leur père.
" oui françois, crioient-ils, vous lui devez

nos bras.
Nous n' étions plus sans lui que des enfans
ingrats,
qui le fer à la main, menaçant vos murailles,
accouroient de la France entr' ouvrir les
entrailles.
Des devoirs, des vertus par son généreux soin
il nous fit une tâche, et bientôt un besoin.
Pour conserver nos coeurs, nos bras à la patrie,
ses trésors vertueux payoient notre industrie.
Oseriez-vous punir ce sain emploi des biens
qui de vos ennemis vous fait des citoyens ? ... "
le peintre, l' orateur n' ont qu' un art infidèle

p110

pour rendre ce tableau d' ivresse universelle.
C' est d' abord un muet et long étonnement :
puis des cris d' alégresse et d' attendrissement.
Ses ennemis sont morts ; son jour enfin commence.
Et l' accusé plus grand qu' entoure un peuple
immense.
De respect et de joie, et d' amour enivré,
paroît être un vainqueur du triomphe honoré ;
Versac.
Vous soulevez le poids qui pesoit sur mon ame.
Madame Versac.
J' entends Forlis, je crois.
Filto.
C' est lui-même, madame.

ACTE V SCENE IV

Les mêmes, Forlis. *l' intendant entre avec lui.*
Versac *se jettant dans ses bras.*
Forlis !
Nomophage *sur le bord du théâtre.*
quel embarras !

p111

Versac.
Forlis, est-ce bien vous ?
Forlis.
Mon ami ! ... ce moment est encor le plus doux !
Je viens de remporter une grande victoire !
Mais je n' eus de bonheur que celui de la gloire :
et je sens dans vos bras, dont Forlis est lié,

que la gloire n' est rien auprès de l' amitié...
apperçevant Nomophage.
quel homme vois-je, ô ciel !
Nomophage *à part.*
soutenons mon audace.
Forlis *à Nomophage.*
osez-vous bien encor me regarder en face ?
Nomophage.
Pourquoi non ?
Madame Versac *à* forlis.
quel discours ?
Forlis.
Voilà mon assassin ?
Il se dit mon ami pour me percer le sein ?
Sous ce manteau sacré de ses regards perfides
il venoit diriger le fer des homicides !

p112

Il commanda ma mort ; et pour mieux l' assurer,
lui-même il me vouloit porter à dévorer !
Versac.
ô scélérat !
Filto bas à Nomophage.
fuyez, fuyez.
Nomophage bas à Filto.
moi ! Que je fuie !
à Forlis.
je ne suis point Filto... monsieur, la
calomnie...
Forlis.
Vos amis ont parlé. Les yeux sont dessillés.
Le peuple est là, monsieur ; il vous connoît :
tremblez !
Nomophage.
Pensez-vous que ce peuple envers vous si facile
n' ouvre qu' à vos accens une oreille docile ?
Il est là, dites-vous ? J' y vole, il m' entendra :
si son courroux me cherche ? Un mot le
contiendra ;
mais ma présomption dût-elle être punie,
je ne compose point pour racheter ma vie :
je brave tout mon sort : et sais envisager
le prix d' une action bien moins que son danger.

p113

à côté du succès je mesure la chûte ;
et certain de tomber, je marche et j' exécute.

Adieu, Monsieur Forlis. Vous pouvez l' emporter ;
mais j' étois avec vous digne au moins de lutter !
il sort.

ACTE V SCENE V

les mêmes, *excepté Nomophage.*
Versac *à l' intendant.*
monsieur, suivez cet homme, et venez nous redire
si sur le peuple encor sa voix a quelqu' empire.
l' intendant sort.
Forlis.
Plaignons de ses talens le déplorable emploi !
Filto *à part.*
ô malheureux Filto, quel exemple pour toi !
Madame Versac.
Ah ! Dieu ! Que je rougis, Forlis, de ma
conduite !
Cher Forlis ! Les pervers ! Comme ils m' avoient
séduite !

p114

Aussi, de ce moment, oui j' abhorre à jamais
la nouvelle réforme autant que je l' aimois !
Forlis.
Non, fuyez cet excès : aimez la, mais pour elle.
Des crimes d' un brigand ne faites point querelle
au peuple généreux fait pour les détester.
Le factieux l' outrage, il ne peut le gâter.
à l' intendant qui revient. eh bien ?

ACTE V SCENE DERNIERE

Les mêmes, l' intendant.
L' Intendant.
De l' intriguant le règne enfin expire.
à séduire le peuple en vain sa bouche aspire.
Le peuple inexorable alors qu' il est trompé,
a couvert de ses cris son langage usurpé.
Vingt bras l' ont enchaîné comme il parloit encore.
Mais d' un sang criminel, de ce sang qu' il
abhore,
le peuple, déposant son glaive redouté,
ne veut point de ses mains souiller la pureté ;

p115

et laissant à la loi le soin de sa justice,
le traîne à la prison où l' attend son complice.
Madame Versac, *à Filto.*
destin trop mérité ! ... ces éclats scandaleux
de notre liaison ont rompu tous les noeuds,
monsieur, votre présence à Forlis si funeste,
ne peut plus désormais...
Forlis.
Souffrez que monsieur reste.
Filto.
Ah ! Monsieur, croyez bien...
Forlis.
Oui, soyez rassuré :
je sais tout : des méchans vous avoient égaré :
oui, contre votre arrêt, madame, je réclame.
Monsieur est notre ami.
Filto.
Ciel !
Forlis.
J' ai lu dans votre ame,
elle est droite.
Filto.
Ah ! Sur moi, je n' ose ramener
les regards que vers vous je viens de détourner.

p116

Forlis.
Vus avez dû rougir quand vous étiez coupable.
Le repentir, monsieur, fait de vous mon
semblable.
Donnez-moi votre main.
Filto.
Sous le crime abattu,
je puis près de vous seul renaître à la vertu.
Forlis.
Vous la sentez déjà.
Filto.
Votre voix consolante
rassure et raffermit mon ame chancelante ;
au sentier des vertus, j' ai besoin d' un soutien.
Je réponds de mon coeur, si vous êtes le sien.
Versac.
Ce diable d' homme en soi je ne sais quoi renferme,
qui, si je m' oubliois, si je n' étois pas ferme,
me feroit presque aimer sarévolution !
Forlis.
Vous l' aimerez.
Versac.
Moi ?

p117

Forlis.
Vous. à l' adoration.
Versac.
Si je vous écoutois, votre voix dangereuse...
Forlis.
Vous avez l' esprit juste et l' ame généreuse,
vous l' aimerez.
Versac.
Ah ! Bon, vous me flattez, Forls...
j' espere bien, madame, et vous l' avez promis,
n' unir ma fille enfin...
Madame Versac.
Qu' à Forlis.
Versac.
Bon. Sans cesse,
madame, vous vantez l' éclat de la richesse,
nous n' en parlerons plus, n' est-ce pas ?
Madame Versac.
De grand coeur...
si vous nous laissez-là tous vos titres d' honneur.
Versac.
Soit.

p118

Madame Versac.
Recevez, Forlis, l' hommage d' une amie,
ma tête se perdoit, et vous l' avez guérie.
Mon coeur n' entroit pour rien dans cette
illusion :
un faux amour de gloire, un grain d' ambition
m' avoit seul égarée : à ma raison premiere
je vous dois mon retour ; je vous dois la lumiere
par qui mes yeux fermés se r' ouvrent dans ce
jour.
Je vais à tous les miens consacrer ce retour.
Du sang et de l' hymen suivre la loi chérie,
c' est ainsi qu' une femme aime et sert la patrie ;
puisque dans vos leçons vous nous montrez si bien.
Que le seul honnête homme est le vrai citoyen.

p32

Livros Grátis

(http://www.livrosgratis.com.br)

Milhares de Livros para Download:

Baixar livros de Administração
Baixar livros de Agronomia
Baixar livros de Arquitetura
Baixar livros de Artes
Baixar livros de Astronomia
Baixar livros de Biologia Geral
Baixar livros de Ciência da Computação
Baixar livros de Ciência da Informação
Baixar livros de Ciência Política
Baixar livros de Ciências da Saúde
Baixar livros de Comunicação
Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE
Baixar livros de Defesa civil
Baixar livros de Direito
Baixar livros de Direitos humanos
Baixar livros de Economia
Baixar livros de Economia Doméstica
Baixar livros de Educação
Baixar livros de Educação - Trânsito
Baixar livros de Educação Física
Baixar livros de Engenharia Aeroespacial
Baixar livros de Farmácia
Baixar livros de Filosofia
Baixar livros de Física
Baixar livros de Geociências
Baixar livros de Geografia
Baixar livros de História
Baixar livros de Línguas

Baixar livros de Literatura
Baixar livros de Literatura de Cordel
Baixar livros de Literatura Infantil
Baixar livros de Matemática
Baixar livros de Medicina
Baixar livros de Medicina Veterinária
Baixar livros de Meio Ambiente
Baixar livros de Meteorologia
Baixar Monografias e TCC
Baixar livros Multidisciplinar
Baixar livros de Música
Baixar livros de Psicologia
Baixar livros de Química
Baixar livros de Saúde Coletiva
Baixar livros de Serviço Social
Baixar livros de Sociologia
Baixar livros de Teologia
Baixar livros de Trabalho
Baixar livros de Turismo